

La Fontaine, Jean de (1621-1695). Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, 4e partie. 1679.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

avant le carton, de la  
page 19 recto  
qui n'est pas.

Double de  
Y 6604  
+ A. 4.

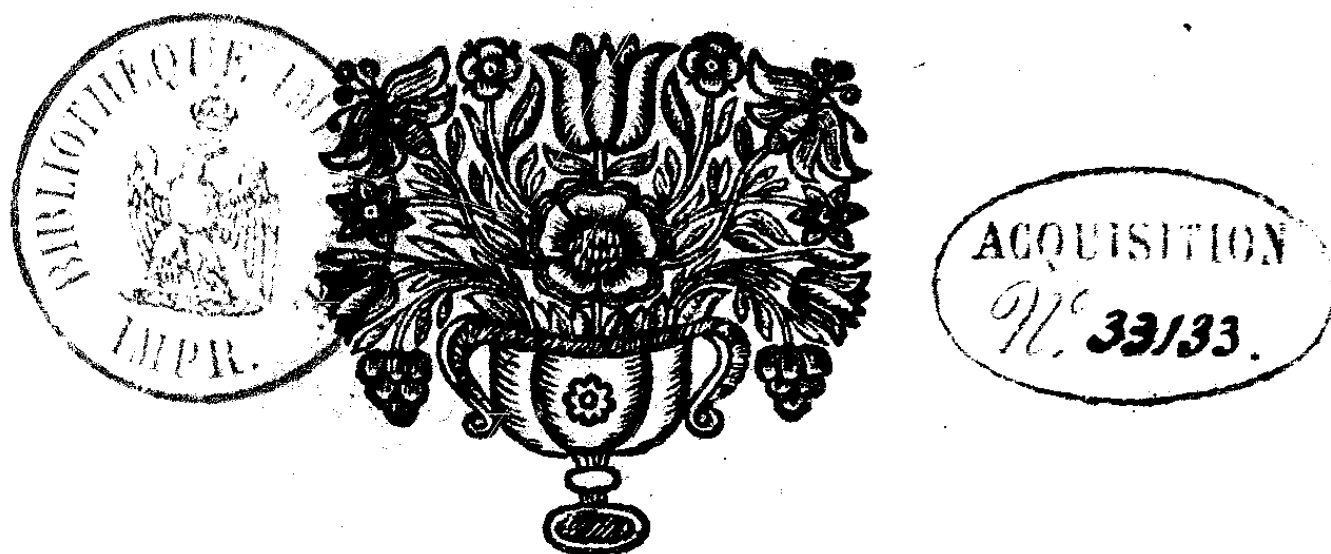


Ye

2311

**FABLES**  
**CHOISIES.**  
**MISES EN VERS**

*Par M<sup>r</sup> DE LA FONTAINE.*  
**QUATRIÈME PARTIE.**



**A PARIS,**  
**Chez DENYS THIERRY, rue S. Jacques,**  
**ET**  
**CLAUDE BARBIN, au Palais.**

---

**M. DC. LXXIX.**  
**AVEC PRIVILEGE DV ROY.**



21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111

21111111



LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

*Le Dépositaire Infidèle.*



Race aux Filles de mémoire

J'ay chanté des animaux :

Peut-estre d'autres Heros

M'auroient acquis moins de gloire.

*Tome IV.*

A ij

#### 4 FABLES CHOISIES.

Le Loup en langue des Dieux  
Parle au Chien dans mes ouvrages.  
Les Bestes à qui mieux mieux  
Y font divers personnages ;  
Les uns fous, les autres sages ;  
De telle sorte pourtant  
Que les fous vont l'emportant ;  
La mesure en est plus pleine.  
Je mets aussi sur la Scene  
Des Trompeurs, des Scelerats,  
Des Tyrans, & des Ingrats,  
Mainte imprudente pecore,  
Force Sots, force Flatteurs ;  
Je pourrois y joindre encore  
Des legions de menteurs.  
Tout homme ment, dit le Sage.  
S'il n'y mettoit seulement  
Que les gens du bas estage,  
On pourroit aucunement  
Souffrir ce défaut aux hommes ;

Mais que tous tant que nous sommes  
 Nous mentionns, grand & petit,  
 Si quelque autre l'avoit dit,  
 Je soutiendrois le contraire.  
 Et mesme qui mentiroit  
 Comme Esope, & comme Homere,  
 Un vray menteur ne seroit.  
 Le doux charme de maint songe  
 Par leur bel art inventé,  
 Sous les habits du mensonge  
 Nous offre la verité.  
 L'un & l'autre a fait un livre  
 Que je tiens digne de vivre  
 Sans fin, & plus s'il se peut :  
 Comme eux ne ment pas qui veut.  
 Mais mentir comme sceut faire  
 Un certain Dépositaire  
 Payé par son propre mot,  
 Est d'un méchant, & d'un sot.  
 Voicy le fait. Un trafiquant de Perse

## 6 FABLES CHOISIES.

Chez son voisin, s'en allant en commerce,  
ce,

Mit en dépôt un cent de fer un jour.

Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.

Vostre fer ? il n'est plus : J'ay regret de  
vous dire,

Qu'un Rat l'a mangé tout entier.

J'en ay grondé mes gens : mais qu'y faire ?

un Grenier

A toujours quelque trou. Le trafiquant ad-  
mire

Un tel prodige, & feint de le croire pour-  
tant.

Au bout de quelques jours il détourne l'en-  
fant

Du perfide voisin ; puis à souper convie

Le père qui s'excuse, & luy dit en pleu-  
rant ;

Dispensez-moy, je vous supplie :

Tous plaisirs pour moy sont perdus.

### LIVRE III.

J'aimois un fils plus que ma vie;  
Je n'ay que luy ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ay  
plus.

On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.  
Le Marchand repartit : Hier au soir sur la  
brune

Un Chat-huant s'en vint vostre fils enle-  
ver.

Vers un vieux bastiment je le luy vis porter.  
Le pere dit : Comment voulez-vous que  
je croye

Qu'un Hibou pût jamais emporter cette  
proye ?

Mon fils en un besoin eust pris le Chat-  
huant.

Je ne vous diray point, reprit l'autre, com-  
ment,

Mais enfin je l'ay veu, veu de mes yeux  
vous dis-je,

Et ne vois rien qui vous oblige

A iij

## 8 FABLES CHOISIES.

D'en douter un moment apres ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez estrange

Que les Chat huans d'un pays

Où le quintal de fer par un seul Rat se mange,

Enlevent un garçon pesant un demy cent ?

L'autre vid où tēdoit cette feinte aventure.

Il rendit le fer au Marchand

Qui luy rendit sa géniture.

Mesme dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux estoit de ces conteurs

Qui n'ont jamais rien veu qu'avec un microscope.

Tout est Geant chez eux : Ecoutez-les,  
l'Europe

Comme l'Afrique aura des monstres à foison.

Celuy-cy se croyoit l'hyperbole permise.

J'ay veu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.

LIVRE III. 9

Et moy, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.

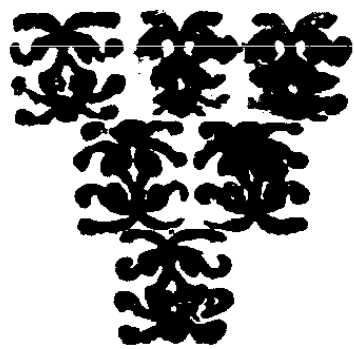
Le premier se moquant, l'autre reprit tout doux ;

On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.

Quand l'absurde est outré, l'on luy fait trop d'honneur

De vouloir par raison combattre son erreur ;  
Encherir est plus court, sans s'échauffer la bile.







I I.

*Les deux Pigeons.*



Eux Pigeons s'aimoient d'a-  
mour tendre :

L'un d'eux s'ennuyant au logis  
Fut assez fou pour entreprendre  
Un voyage en loingtain pays.

L'autre luy dit : Qu'allez vous faire?  
Voulez vous quitter vostre frere?  
L'absence est le plus grand des maux:  
Non pas pour vous, cruel : Au moins que  
les travaux,  
Les dangers, les soins du voyage,  
Changent un peu vostre courage.  
Encor si la saison s'avançoit davantage!  
Attendez les zephirs : Qui vous presse? un  
Corbeau  
Tout à l'heure annonçoit malheur à quel-  
que oiseau.  
Je ne songeray plus que rencontre funeste,  
Que Faucons, que rezeaux. Helas, diray-  
je, il pleut :  
Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,  
Bon soupé, bon gîte, & le reste?  
Ce discours ébranla le cœur  
De nostre imprudent voyageur:  
Mais le desir de voir & l'humeur inquiète

12 FABLES CHOISIES.

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez  
point :

Trois jours au plus rendront mon ame sa-  
tisfaite :

Je reviendray dans peu compter de point  
en point

Mes aventures à mon frere.

Je le defennuiray : quiconque ne void gue-  
re

N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint  
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je d'iray : J'estois-là ; telle chose m'avint,  
Vous y croirez estre vous mesme.

A ces mots en pleurant ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne ; & voila qu'un nua-  
ge

L'oblige de chercher retraite en quelque  
lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage  
Mal-traita le Pigeon en dépit du feüillage.

L'air devenu serein il part tout morfondu,  
Pêche du mieux qu'il peut son corps chargé  
de pluie,

Dans un champ à l'écart void du bled répandu,

Void un Pigeon auprès, cela luy donne envie :

Il y vole, il est pris; ce bled couvroit d'un las

Les menteurs & traîtres appas.

Le las estoit usé; si bien que de son aîle,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt  
enfin :

Quelque plume y perit; & le pis du destin

Fut qu'un certain Vautour à la ferre cruelle

Vid nostre malheureux qui traînant la fîcelle,

Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé  
Sembloit un forçat échapé.

14 FABLES CHOISIES.

Le Vautour s'en alloit le lier, quand des  
nuës

Fond à son tour un Aigle aux aïles éten-  
duës.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,  
S'envola, s'abatit auprès d'une mazure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pi-  
tié,

Prit sa fronde, & du coup tua plus d'anoi-  
tié

La volatile malheureuse,

Qui maudissant sa curiosité,

Traînant l'aïlle, & tirant le pié,

Demi-morte, & demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien que mal elle arriva,

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger  
De combien de plaisirs ils payerent leurs  
peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voya-  
ger?

Que ce soit aux rives prochaines,  
Soyez-vous l'un à l'autre un monde tou-  
jours beau,

Toujours divers, toujours nouveau;  
Tenez vous lieu de tout, comptez pour  
rien le reste;

Qu'un jour quelquefois aimé; je n'aurois pas  
alors,

Contre le Louvre & ses trésors,  
Contre le firmament & sa voute celeste,

Changé les bois, changé les lieux,  
Honorez par les pas, éclairez par les yeux

De l'aimable & jeune bergere,  
Pour qui sous le fils de Cythere  
Suis servi engagé par mes premiers sermens.

16 FABLES CHOISIES.

Helas ! quand reviendront de semblables  
momens ?

Faut-il que tant d'objets si doux & si char-  
mans

Melaissent vivre au gré de mon ame inquie-  
te ?

Ah si mon cœur osoit encor se renflâment  
Ne sentiray je plus de charme qui m'ar-  
reste ?

Ay-je passé le temps d'aimer ?





## III.

*Le Singe & le Leopard.*



Le Singe avec le Leopard  
Gagnoient de l'argent à la foire:

Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit: Messieurs, mon merite

& ma gloire

*Tome IV.*

B



18 FABLES CHOISIES.

Sont connus en bon lieu; le Roy m'a voulu voir;

Et si je meurs il veut avoir

Un manchon de ma peau; tant elle est bigarrée,

Pleine de taches, marquetée,

Et vergetée, & mouchetée.

La bigarrure plaist; partant chacun le vid.

Mais ce fut bien-tost fait, bien-tost chacun sortit.

Le Singe de sa part disoit: Venez de grace,

Venez Messieurs; Je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin Leopard l'a sur soy seulement;

Moy je l'ay dans l'esprit: vostre serviteur

Gille,

Cousin & gendre de Bertrand,

Singe du Pape en son vivant ;  
 Tout fraîchement en cette ville  
 Arrive en trois balteaux exprés pour vous  
 parler ;  
 Car il parle, on l'entend , il sçait danser,  
 baler,  
 Faire des tours de toute sorte,  
 Passer en des cerceaux; & le tout pour six  
 blancs :  
 Non Messieurs, pour un fou ; si vous n'ê-  
 tes contents  
 Nous rendrons à chacun son argent à la  
 porte.  
 Le Singe avoit raison ; ce n'est pas sur l'ha-  
 bit  
 Que la diversité me plaist , c'est dans l'es-  
 prit :  
 L'une fournit toujours des choses agréa-  
 bles ;

20 FABLES CHOISIES.

L'autre en moins d'un moment lasse les regards.

O que de grands Seigneurs au Leopard  
semblables,

Bigarrez en dehors, ne sont rien en dedans !





## I V.

*Le Glan & la Citroïlle.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans  
 en chercher la preuve  
 En tout cet Univers, & l'aller  
 parcourant,  
 Dans les Citroüilles je la treuve.

22 FABLES CHOISIES.

Un villageois considerant  
Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,  
A quoy songeoit, dit-il, l'Auteur de tout  
cela ?

Il a bien mal placé cette Citroüille-là :

Hé parbleu, je l'aurois penduë

A l'un des chênes que voilà.

C'eust esté justement l'affaire ;

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point en-  
tré

Au conseil de celuy que prêche ton Curé ;

Tout en eust esté mieux : car pourquoy par  
exemple

Le Glan, qui n'est pas gros comme mon  
petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris ; plus je contemple

Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Ga-  
ro.

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette reflexion embarrassant nôtre homme;  
On ne dort point, dit-il, quand on a tant  
d'esprit.

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son  
somme.

Un glan tombe; le nez du dormeur en patit.  
Il s'éveille; & portant la main sur son visage,  
Il trouve encor le Glan pris au poil du men-  
ton.

Son nez meurtri le force à changer de lan-  
gage;

Oh, oh, dit-il, je faigne! & que seroit-ce  
donc

S'il fut tombé de l'arbre une masse plus  
lourde,

Et que ce Glan eust esté gourde?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut  
raison;

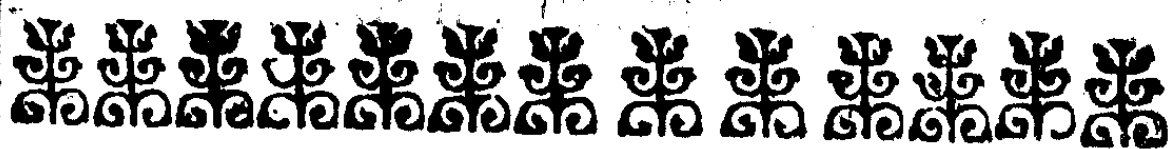
J'en vais bien à present la cause.

**24 FABLES CHOISIES.**

**En louant Dieu de toute chose**

**Garo retourne à la maison.**





V.

*L'Ecolier, le Pedant, & le maistre  
d'un Iardin.*



Certain enfant qui sentoit son  
College,

Doublement sot, & double-

ment fripon,

*Tome IV.*



26 FABLES CHOISIES.

Par le jeune âge, & par le privilege  
Qu'ont les Pedants de gaster la rai-  
son,

Chez un voisin déroboit, cedit-on,  
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Au-  
tomne

Des plus beaux dons que nous offre  
Pomone

Avoit la fleur, les autres le rebut.

Chaque saison apportoit son tribut :

Car au Printemps il jouïssoit enco-  
re

Des plus beaux dons que nous pre-  
sente Flore.

Un jour dans son jardin il vid nostre Eco-  
lier,

Qui grim pant sans égard sur un arbre frui-  
tier,

Gastoit jusqu'aux boutons ; douce & fresse  
esperance,

Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.

Mesme il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin  
Envoya faire plainte au maistre de la Classe.  
Celuy-cy vint suivy d'un cortege d'enfans.

Voila le verger plein de gens  
Pires que le premier. Le Pedant de sa grace  
Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal-instruite:  
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un chastiment

Qui pût servir d'exemple ; & dont toute sa fuite

Se souvinst à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance

28 FABLES CHOISIES.

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les piéces d'éloquence

Hors de leur place, & qui n'ont point de  
fin;

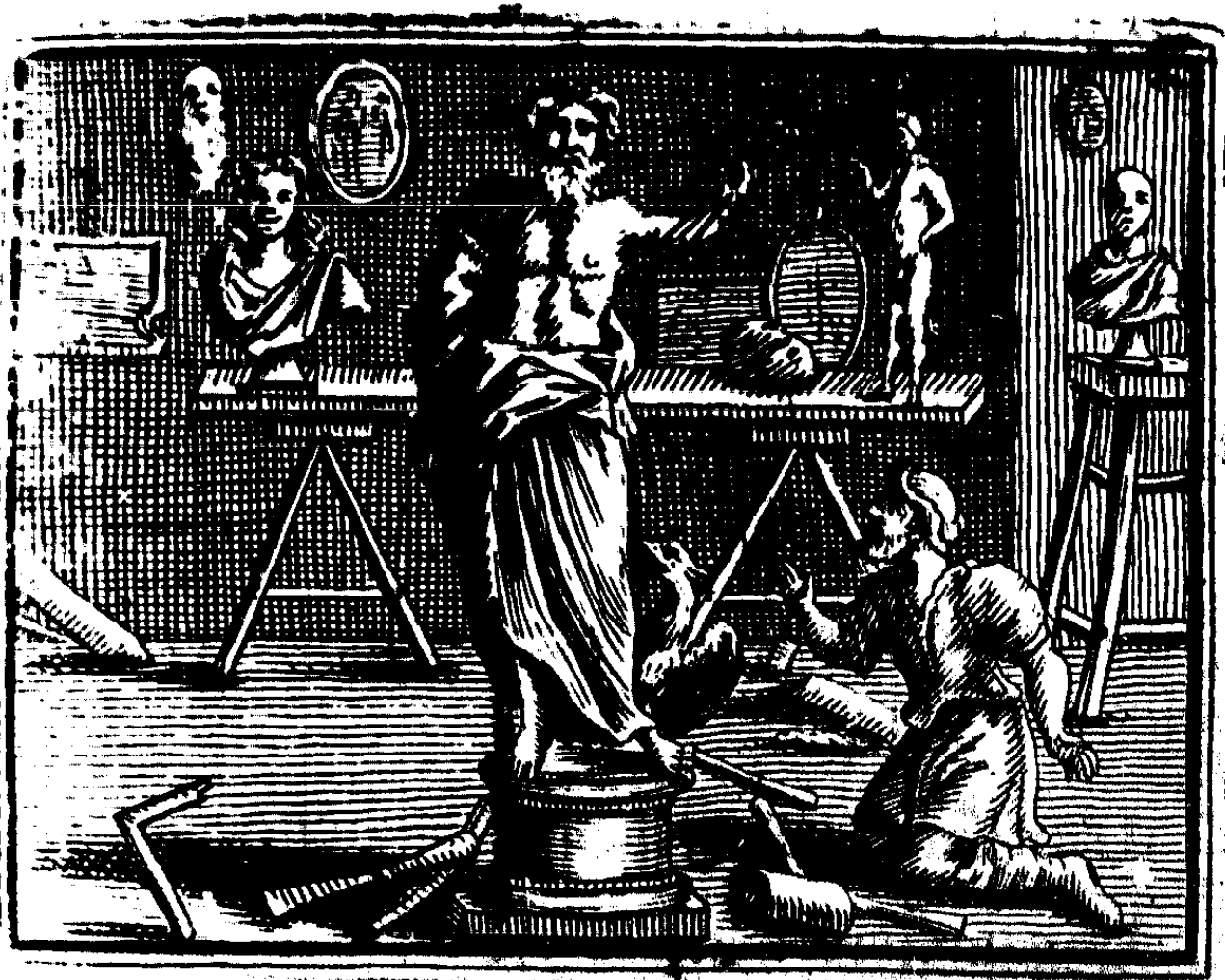
Et ne sçais beste au monde pire

Que l'Ecolier, si ce n'est le Pedant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vray  
dire,

N'en me plairoit aucunement.





## V I.

*Le Statuaire & la Statue  
de Jupiter.*



N bloc de marbre estoit si  
beau

Qu'un Statuaire en fit l'em-  
plette.

C iij

307 FABLES CHOISIES.

Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?

Sera-t'il Dieu, table, ou cuvette ?

Il fera Dieu: mesme je veux

Qu'il ait en sa main un tonnerre.

Tremblez humains; Faites des vœux;

Voila le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien

Le caractère de l'Idole,

Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien

A Jupiter que la parole.

Mesme l'on dit que l'ouvrier

Eut à peine achevé l'image,

Qu'on le vid frémir le premier,

Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur

Le Poëte autrefois n'en dut guere,

### L I V R E III.

21

Des Dieux dont il fut l'inventeur  
Craignant la haine & la colere.

Il estoit enfant en cecy :  
Les enfans n'ont l'ame occupée  
Que du continuel soucy  
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :  
De cette source est descendue  
L'erreur payenne qui se vid  
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment  
Les interets de leur chimere.  
Pigmalion devint amant  
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en realitez  
Autant qu'il peut ses propres songes:  
C    iij

32 FABLES CHOISIES.

L'homme est de glace aux veritez,  
Il est de feu pour les menfonges.





## VII.

*La Souris metamorphosée en fille.*

Ne Souris tomba du bec d'un  
Chat-huant :

Je ne l'eusse pas ramassée ;  
Mais un Bramin le fit ; je le crois aisément ;  
Dans Chaque pays a sa penséc.



34 FABLES CHOISIES.

La Souris estoit fort froissée:

De cette sorte de prochain

Nous nous soucions peu : mais le peuple  
Bramin

Le traite en frere ; ils ont en teste

Que nostre ame au sortir d'un Roy

Entre dans un ciron, ou dans telle autre  
beste

Qu'il plaist au sort ; C'est-là l'un des points  
de leur loy.

Pythagore chez eux a puisé ce mystere.

Sur un tel fondement le Bramin crut bien  
faire

De prier un Sorcier qu'il logeast la Souris  
Dans un corps qu'elle eust eu pour hoste  
au temps jadis.

Le Sorcier en fit une fille

De l'âge de quinze ans , & telle , & si gen-  
tille,

Que le fils de Priam pour elle auroit tenté

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.

Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux

De l'honneur d'être vostre époux.

En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux ;

C'est-toy qui seras nostre gendre.

Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moy, puis qu'il cache mes traits ;

Je vous conseille de le prendre.

Et bien, dit le Bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille ? hélas non ; car le vent

36 FABLES CHOISIES.

Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;

Jen'entreprendray point sur les droits de Borée.

Le Bramin fâché s'écria :

O vent, donc, puis que vent y a,

Vien dans les bras de nostre belle.

Il accouroit : un mont en chemin l'arresta.

L'étoëuf passant à celui-là,

Il le renvoye, & dit: J'aurois une querelle

Avec le Rat, & l'offenser

Ce seroit estre fou, luy qui peut me percer.

Au mot de Rat la Damoiselle

Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :

Un Rat ! un Rat ; c'est de ces coups

Qu'amour fait, témoin telle & telle :

Mais cecy soit dit entre-nous.

On tient toujours du lieu dont on vient :

Cette Fable

Prouve assez bien ce poinct : mais à la voir

de près

Quelque peu de sophisme entre parmy ses  
traits :

Car quel époux n'est point au Soleil préfe-  
rable

Ens'y prenant ainsi ? diray-je qu'un geant  
Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord  
pourtant.

Le Rat devoit aussi renvoyer pour bien fai-  
re

La belle au chat, le chat au chien,

Le chien au Loup. Par le moyen

De cet argument circulaire

Pilpay jusqu'au Soleil eust enfin remonté ;

Le Soleil eust jouï de la jeune beauté.

Revenons s'il se peut à la metempsychose :

Le Sorcier du Bramin fit sans doute une  
chose

38 FABLES CHOISIES.

Qui loin, de la prouver fait voir sa fausseté.  
Je prends droit là dessus contre le Bramin  
mesme ;

Car il faut selon son système  
Que l'homme, la souris, le ver, enfin cha-  
cun

Aille puiser son ame en un tresor commun :

Toutes sont donc de mesme trempe ;

Mais agissant diversement

Selon l'organe seulement

L'une s'élève, & l'autre rempe.

D'où vient donc que ce corps si bien orga-  
nisé

Ne pût obliger son hostesse

De s'unir au Soleil , un Rat eut sa tendres-  
se ?

Tout débattu, tout bien pesé,

Les ames des Souris & les ames des belles

Sont tres - différentes entre elles,

Il en faut revenir toujours à son destin,

C'est à dire à la loy par le Ciel établie.

Parlez au diable, employez la magie,  
Vous ne détournerez nul estre de sa fin.





VIII.

*Le Fou qui vend la Sagesse.*



Amais auprès des fous ne te  
mets à portée.

Je ne te puis donner un plus  
sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui

A celui-là de fuir une teste éventée.

On en void souvent dans les cours.  
Le Prince y prend plaisir ; car ils donnent  
toujours

Quelque trait aux fripons , aux fots , au ri-  
dicules.

Un fol alloit criant par tous les carre-  
fours

Qu'il vendoit la Sageffe ; & les mortels  
credules

De courir à l'achapt , chacun fut diligent.

On effuyoit force grimaces ;

Puis on avoit pour son argent

Avec un bon soufflet un fil long de deux  
brasses.

La pluspart s'en fâchoient ; mais que leur  
servoit-il ?

C'estoient les plus moquez ; le mieux estoit  
de rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

*Tome IV.*

D



42 FABLES CHOISIES.

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fust fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hazard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil & du soufflet pourtant embarrassé

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui sans hesiter davantage

Luy dit : Ce sont icy jerogliphes tout purs.

Les gens bien conseillez , & qui voudront bien faire,

Entre eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire

La longueur de ce fil ; sinon je les tiens furs

De quelque semblable careffe.  
Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la  
sagesse.





I X.

*L'Huitre, & les Plaideurs.*



Un jour deux Pelerins sur le sa-  
ble rencontrent  
Une Huitre que le flot y venoit  
d'apporter :  
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la mon-  
trent ;

A l'égard de la dent il falut contester;  
L'un se baïffoit déjà pour amasser la proye;  
L'autre le pousse, & dit: Il est bon de sça-  
voir

Qui de nous en aura la joye.  
Celuy qui le premier a pû l'appercevoir  
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.

Si par-là l'on juge l'affaire,  
Reprit son compagnon, j'ay l'œil bon,  
Dieu mercy.

Je ne l'ay pas mauvais aussi,  
Dit l'autre, & je l'ay veüe avant vous sur ma  
vie.

Et bien, vous l'avez veüe, & moy je l'ay  
sentie.

Pendant tout ce bel incident  
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour  
juge.

Perrin fort gravement ouvre l'Huitre, & la  
gruge,

46 FABLES CHOISIES.

Nos deux Messieurs le regardant.

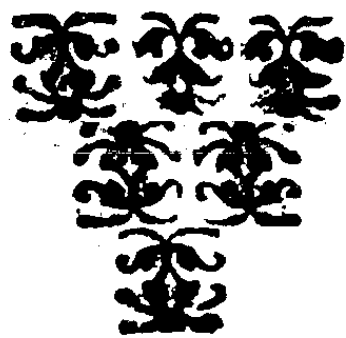
Ce repas fait il dit d'un ton de President:  
Tenez, la Cour vous donne à chacun une  
écaille

Sans dépens, & qu'en paix chacun chez-foy  
s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;

Vous verrez que Perrin tire l'argent à luy,  
Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les  
quilles.





X.

*Le Loup, & le Chien maigre.*



Utrefois Carpillon fretin,  
Eut beau prêcher, il eut beau  
dire ;

On le mit dans la poëlle à frire.  
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la  
main

48 FABLES CHOISIES.

Sous espoir de grosse aventure,

Est imprudence toute pure.

Le Pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas  
tort.

Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa  
vie.

Maintenant, il faut que j'appuye  
Ce que j'avancay lors, de quelque trait en-  
cor.

Certain Loup aussi fort que le pêcheur fut  
sage,

Trouvant un Chien hors du village,  
S'en alloit l'emporter; le Chien representa  
Sa maigreur. Jà ne plaise à vostre seigneurie,

De me prendre en cet estat-là,

Attendez, mon maître marie

Sa fille unique; Et vous jugez

Qu'estant de nopce il faut mal-gré moy que  
j'engraisse.

Le

Le Loup le croit, le Loup le laisse;  
Le Loup quelques jours écoutez  
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.

Mais le drôle estoit au logis.

Il dit au Loup par un treillis :

Amy, je vais sortir ; Et, si tu veux attendre,  
Le portier du logis & moy  
Nous ferons tout à l'heure à toy.

Ce portier du logis estoit un Chien énorme,

Expediant des Loups en forme.

Celuy-cy s'en douta. Serviteur au portier,  
Dit-il, & de courir. Il estoit fort agile;

Mais il n'estoit pas habile;

Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son  
métier.







X I.

*Rien de trop.*



E ne vois point de creature  
Se comporter modérément.  
Il est certain temperament  
Que le maître de la nature  
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ?  
Nullement.

Soit en  
guer  
Le blé  
Trop r  
En sup

L'arbr  
sçai  
Pour  
ton  
De re  
fon

D'en  
rei  
S'ils r  
re

Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive  
guere.

Le blé riche present de la blonde Cérés  
Trop touffu bien souvent épuise les guerets:  
En superfluitez s'épandant d'ordinaire,  
Et poussant trop abondamment,  
Il oste à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe  
sçait plaire.

Pour corriger le blé Dieu permit aux mou-  
tons

De retrancher l'excès des prodigues mois-  
sons.

Tout au travers ils se jetterent,  
Gasterent tout, & tout brouterent;  
Tant que le Ciel permit aux Loups  
D'en croquer quelques-uns; ils les croque-  
rent tous.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâche-  
rent:.

52 FABLES CHOISIES.

Puis le Ciel permit aux humains  
De punir ces derniers: les humains abuse-  
rent

A leur tour des ordres divins.  
De tous les animaux l'homme a le plus de  
pente

A se porter dedans l'excès.  
Il faudroit faire le procès  
Aux petits comme aux grands : Il n'est ame  
vivante

Qui ne peche en cecy. Rien de trop, est un  
point

Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe  
point.





XII.

*Le Cierge.*



'Est du séjour des Dieux que  
les Abeilles viennent.

Les premières, dit-on, s'en  
allèrent loger

Au mont « Hymette, & se gorger

E    iij

## **FABLES CHOISIES.**

Des trefors qu'en ce lieu les zephirs entre-  
tiennent.

Quand on eut des palais de ces filles du  
Ciel

Enlevé l'ambroisie en leurs chambres en-  
close:

Ou, pour dire en François la chose,  
Après que les ruches sans miel  
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte  
bougie:

Maint Cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu  
durcie

Vaincre l'effort des ans, il eut la mesme en-  
vie;

Et nouvel Empedocle à aux flâmes con-  
damné

Par sa propre & pure folie,  
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;  
Ce Cierge ne sçavoit grain de Philosophie.

Tout en tout est divers : ostez-vous de l'esprit

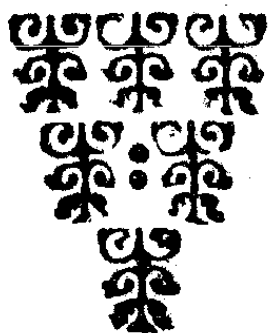
Qu'aucun estre ait esté composé sur le vostre.

L'Empedocle de Cire au brasier se fondit :

Il n'estoit pas plus fou que l'autre.

*a Hymette estoit une montagne celebrée par les Poètes , située dans l'Attique , & où les Grecs recueilloient d'excellent miel.*

*b Empedocle estoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du Mont Etna , se jettâ dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit , & que la posterité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du Mont.*





X I I I.

*Jupiter & le Passager.*



Combien le peril enrichiroit  
les Dieux,  
Si nous nous souvenions des  
vœux qu'il nous fait faire !  
Mais le peril passé l'on ne se souvient guere  
De ce qu'on a promis aux Cieux;

On compte seulement ce qu'on doit à la terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :

Il ne se sert jamais d'Huissier.

Eh qu'est-ce donc que le tonnerre ?

Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage

Avoit voüé cent Bœufs au vainqueur des Titans.

Il n'en avoit pas un : voüer cent Elephans

N'auroit pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage.

Au nez de Jupiter la fumée en monta.

Sire Jupin, dit-il, pren mon vœu ; le voila :

C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.

La fumée est ta part' ; je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :

Mais apres quelques jours le Dieu l'attrapa bien,



58 FABLES CHOISIES.

Envoyant un songe luy dire,  
Qu'un tel tresor estoit en tel lieu : L'homme au vœu

Courut au tresor comme au feu.  
Il trouva des voleurs, & n'ayant dans sa bourse

Qu'un écu pour toute ressource,  
Il leur promit cent talens d'or,  
Bien comptez & d'un tel tresor.

On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.  
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon

Qu'à nostre prometteur l'un dit: Mon camarade

Tu te moques de nous , meurs , & va chez Pluton

Porter tes cent talens en don.





## XIV.

*Le Chat & le Renard.*



LE Chat & le Renard comme  
 beaux petits saints,  
 S'en alloient en pelerinage.  
 C'estoient deux vrais Tartufs , deux archi-  
 patelins,

60 FABLES CHOISIES.

Deux francs Pate-pelus qui des frais du  
voyage,

Croquant mainte volaille ; escroquant  
maint fromage,

S'indemnissoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long, & partant ennuyeux,

Pour l'accourcir ils disputerent.

La dispute est d'un grand secours ;

Sans elle on dormiroit toujours.

Nos Pelerins s'égoïllèrent.

Ayant bien disputé l'on parla du prochain.

Le Renard au Chat dit enfin :

Tu pretends estre fort habile :

En sçais-tu tant que moy ? J'ay cent ruses  
au sac.

Non, dit l'autre ; je n'ay qu'un tour dans  
mon biffac,

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Eux de recommencer la dispute à l'envy.

Sur le que si, que non tous deux estât ainsi,

LIVRE III. 61

Une meute appaisa la noise.

Le Chat dit au Renard : Fouiille en ton sac  
amy :

Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagême feur : Pour moy, voicy le  
mien.

A ces mots sur un arbre il grimpa bel &  
bien.

L'autre fit cent tours inutiles,  
Entra dans cent terriers, mit cent fois en  
defaut

Tous les confreres de Brifaut.

Partout il tenta des aziles;

Et ce fut par tout sans succès;

La fumée y pourveut ainsi que les bassets.

Au sortir d'un Terrier deux chiens aux  
pieds agiles

L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expediens peut gaster une affai-  
re;

## **62 FABLES CHOISIES.**

**On perd du temps au choix , on tente , on  
veut tout faire.**

**N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.**





## X V.

*Le Mary, la Femme, & le Voleur.*



N Mary fort amoureux,  
Fort amoureux de sa femme,  
Bien qu'il fût jouissant se croioit  
malheureux.

Jamais œillade de la Dame,  
Propos flateur & gracieux,

64 FABLES CHOISIES.

Mot d'amitié, ny doux sourire,  
Deïfiant le pauvre Sire,  
N'avoient fait soupçonner qu'il fust vray-  
ment chery;

Je le crois, c'estoit un mary.

Il ne tint point à l'hymenée

Que content de sa destinée

Il n'en remerciait les Dieux;

Mais quoy ? Si l'amour n'affaïsonne

Les plaisirs que l'hymen nous donne,

Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Nostre épouse estant donc de la forte bâtie,

Et n'ayant caressé son mary de sa vie,

Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur

Interrompit la doleance.

La pauvre femme eut si grand' peur,

Qu'elle chercha quelque assurance

Entre les bras de son époux.

Amy Voleur, dit-il, sans toy ce bien si doux

Me seroit inconnu; Pren donc en recōpense

Tout

Tout ce qui peut chez-nous estre à ta bien-  
seance :

Pren le logis aussi. Les voleurs ne sont pas  
Gens honteux ny fort delicats :

Celuy-cy fit sa main. J'inferre de ce conte  
Que la plus forte passion

C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion ;

Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la  
dompte :

J'en ay pour preuve cet amant,  
Qui brûla sa maison pour embrasser sa Da-  
me,

L'emportant à travers la flame :

J'aime assez cet emportement :

Le conte m'en a plû toujours infiniment :

Il est bien d'une ame Espagnole,

Et plus grande encore que folle. .







XV I.

*Le Tresor, & les deux Hommes.*



N homme n'ayant plus ny cre-  
dit, ny ressource,  
Et logeant le Diable en fa  
bourse,

C'est à dire, n'y logeant rien,  
S'imagina qu'il feroit bien

De se pendre, & finir luy-mesme sa misere;  
 Puis qu'aussi bien sans luy la faim le vien-  
 droit faire,

Genre de mort qui ne duit pas  
 A gens peu curieux de gouter le trépas.  
 Dans cette intention une vielle mazure  
 Fut la scene où devoit se passer l'aventure.  
 Il y porte une corde; & veut avec un clou  
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte,  
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec  
 un trefor.

Nostre désespéré le ramasse, & l'emporte;  
 Laisse là le licou; s'en retourne avec l'or;  
 Sans compter : ronde ou non, la somme plutôt  
 au fire.

Tandis que le galant à grands pas se retire,  
 L'homme au trefor arrive & trouve son ar-  
 gent

Absent.

## 68 FABLES CHOISIES.

Quoy, dit-il, sans mourir je perdray cette  
somme ?

Je ne me pendray pas ? & vrayment si feray,

Ou de corde je manqueray.

Le lacs estoit tout prest, il n'y manquoit  
qu'un homme.

Celuy-cy se l'attache, & se pend bien &  
beau.

Ce qui le consola peut-estre,  
Fut qu'un autre eût pour luy fait les frais du  
cordeau.

Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :  
Il a le moins de part au tresor qu'il enferme,

Thesaurizant pour les voleurs,

Pour ses parens, ou pour la terre.

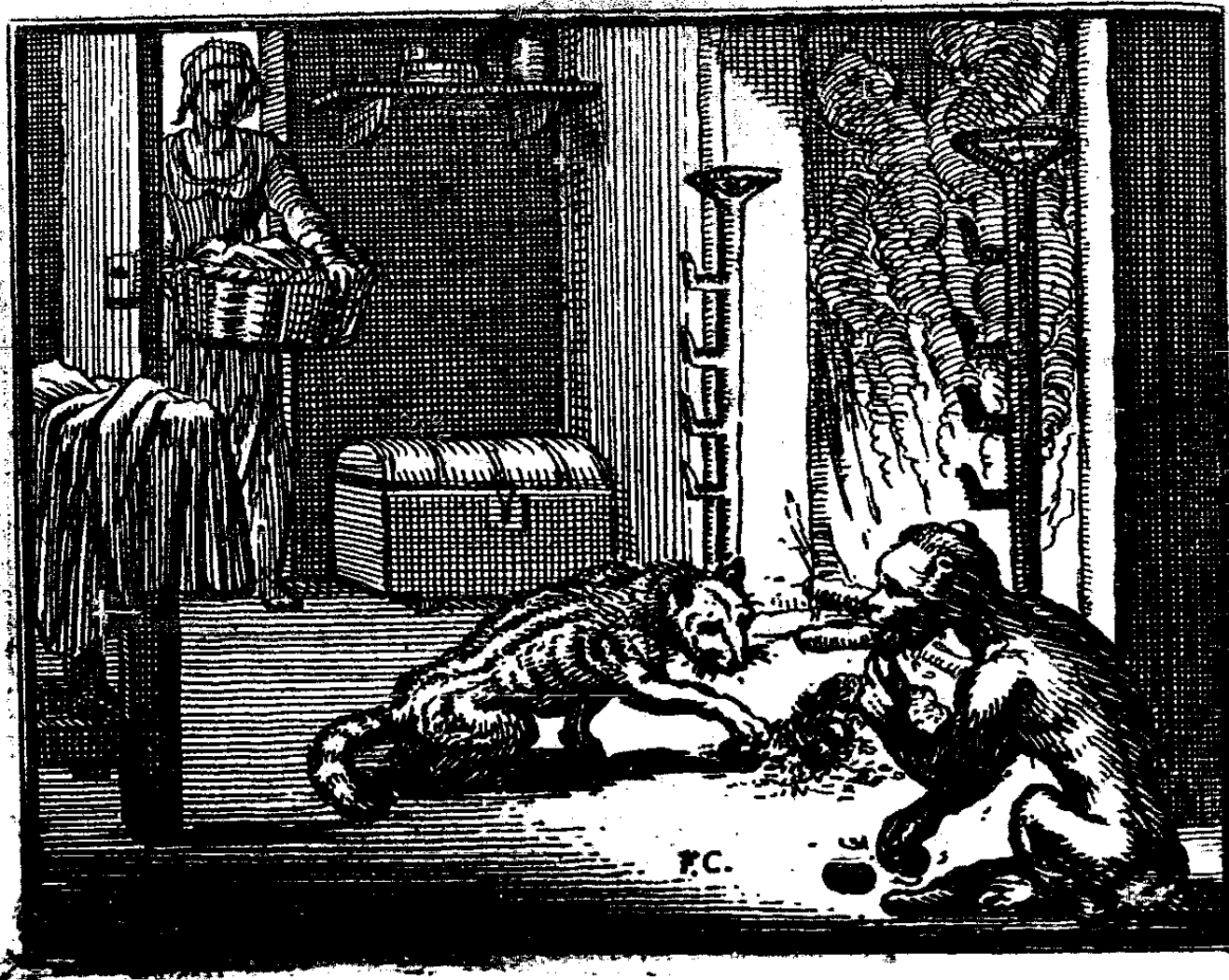
Mais que dire du troc que la fortune fit ?

Ce sont-là de ses traits; elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette Deesse inconstante  
Semit alors en l'esprit  
De voir un homme se pendre ;  
Et celui qui se pendit  
S'y devoit le moins attendre.





X V I I.

*Le Singe , & le Chat.*



Ertrand avec Raton, l'un Sin-  
ge, & l'autre Chat,  
Commensaux d'un logis, a-  
voient un commun Maistre.

D'animaux mal-faisans c'estoit un tres-bon  
plat;

Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel  
qu'il püst estre.

Trouvoit-on quelque chose au logis de  
gasté ?

L'on ne s'en prenoit point aux gens du voi-  
sinage.

Bertrand déroboit tout ; Raton de son  
costé

Estoit moins attentif aux souris qu'au fro-  
mage.

Un jour au coin du feu nos deux maistres  
fripons

Regardoient rostir des marons;  
Les escroquer estoit une tres-bōne affaire:  
Nos galands y voyoient double profit à  
faire,

Leur bien premierement, & puis le mal  
d'autrui.

Bertrand dit à Raton : Frere , il faut au-  
jourd'huy

72 FABLES CHOISIES.

Que tu fasses un coup de maistre.

Tire-moy ces marons; Si Dieu m'avoit  
fait naistre

Propre à tirer marons du feu,

Certes marons verroient beau-jeu.

Aussi-tost fait, que dit : Raton avec sa pate

D'une maniere delicate

Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts;

Puis les reporte à plusieurs fois;

Tire un maron, puis deux , & puis trois en  
excroque,

Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient: adieu mes gens: Raton

N'estoit pas content, ce dit-on.

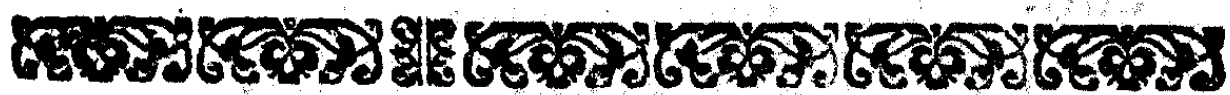
Aussi ne le sont pas la plupart de ces Prin-  
ces

Qui flatez d'un pareil employ

Vont s'échauder en des Provinces,

Pour le profit de quelque Roy.

*Le Milan*



*Le Milan & le Rossignol.*



Pres que le Milan, manifeste  
voleur,  
Eût répandu l'alarme en tout  
le voisinage ,  
Et fait crier sur luy les enfans du village,  
Un Rossignol tomba dans ses mains , par  
malheur.

*Tome IV.*

G



74 FABLES CHOISIES.

Le heraut du Printemps luy demãde la vie.

Aussi bien que mãger en qui n'a que le son?

E.coutez plũtost ma chanfon;

Je vous raconteray Terée & son envie.

Qui, Terée? est-ce un mets propre pour  
les Milans?

Non pas, c'étoit un Roy dõt les feux violens

Me firent ressentir leur ardeur criminelle:

Je m'en vais vous en dire une chãson si belle

Qu'elle vous ravira: mon chant plaist à cha-  
cun.

Le Milan alors luy replique:

Vraiment nous voicy bien, lors que je suis  
à jeun,

Tu me viens parler de musique.

J'en parle bien aux Rois: Quand un Roy  
te prendra,

Tu peux luy conter ces merveilles:

Pour un Milan, ils'en rira:

Ventre affamé n'a point d'oreilles.



*Le Berger & son troupeau.*



Uoy toûjours il me manquera  
 Quelqu'un de ce peuple imbecille !

Toûjours le Loup m'en gôbera !  
 J'auray beau les compter : ils estoient plus  
 de mille,

## 76 FABLES CHOISIES.

Et m'ont laissé ravir nostre pauvre Robin;

Robin mouton qui par la ville

Me suivoit pour un peu de pain,

Et qui m'auroit suivy jusques au bout du monde.

Helas ! de mamufette il entendoit le son :

Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.

Ah le pauvre Robin mouton !

Quand Guillot eut finy cette oraison funebre ,

Et rendu de Robin la memoire celebre,

Il harangua tout le troupeau,

Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau,

Les conjurant de tenir ferme :

Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.

Foy de peuple d'honneur ils luy promirent tous,

De ne bouger non plus qu'un terme.

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,

Qui nous a pris Robin mouton.

Chacun en répond sur sa teste.

Guillot les crut & leur fit feste.

Cependant devant qu'il fust nuit,

Il arriva nouvel encombre.

Un Loup parut, tout le troupeau s'en-  
fuit.

Ce n'estoit pas un Loup, ce n'en estoit que  
l'ombre.

Haranguez de méchans soldats,

Ils promettrent de faire rage ;

Mais au moindre danger adieu tout leur  
courage :

Vostre exemple & vos cris ne les retien-  
dront pas.



## DISCOURS

*à Madame de la Sabliere.*



R i s , je vous loüerois ; il  
n'est que trop aisé ;

Mais vous avez cent fois nô-  
tre encens refusé ;

En cela peu semblable au reste des mortel-  
les

Qui veulent tous les jours des loüanges  
nouvelles.

Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.

Je ne les blâme point , je souffre cette hu-  
meur ;

Elle est commune aux Dieux , aux Monar-  
ques, aux belles.

Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,

A M. DE LA SABLIERE. 79

Le Nectar que l'on sert au maître du Ton-  
nerre ,

Et dont nous enyvrons tous les Dieux de  
la terre,

C'est la louange, Iris; Vous ne la goutez  
point;

D'autres propos chez vous recompen-  
tent ce point;

Propos, agreables commerces,  
Où le hazard fournit cent matieres diver-  
ses:

Jusque-là qu'en vostre entretien  
La bagatelle à part : le monde n'en croît  
rien.

Laiſſons le monde, & sa croyance:  
La bagatelle, la science,  
Les chimeres, le rien, tout est bon : Je sou-  
tiens

Qu'il faut de tout aux entretiens

C'est un parterre , ou Flore épand ses  
biens;

Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,  
Et fait du miel de toute chose.

Ce fondement posé ne trouvez pas mau-  
vais,

Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des  
traits

De certaine Philosophie

Subtile, engageante, & hardie.

On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou  
non

Où y parler ? Ils disent donc

Que la beste est une machine;

Qu'en elle tout se fait sans choix & par  
ressorts :

Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est  
corps.

Telle est la monstre qui chemine,

**A M. DE LA SABLIERE. 81**

**A pas toujours égaux , aveugle & sans des-  
sein.**

**Ouvrez-la, lisez dans son sein ;  
Mainte roüe y tient lieu de tout l'esprit du  
monde.**

**La premiere y meut la seconde,  
Une troisième suit, elle sonne à la fin.  
Au dire de ces gens, la beste est toute telle :  
L'objet la frappe en un endroit;  
Ce lieu frappé s'en va tout droit  
Selon nous au voisin en porter la nouvelle ;  
Le sens de proche en proche aussi-tost la  
reçoit.**

**L'impression se fait , mais comment se fait-  
elle?**

**Selon eux par nécessité,**

**Sans passion, sans volonté:**

**L'animal se sent agité**

**De mouvemens que le vulgaire ap-  
pelle**



Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur  
cruelle,

Ou quelque autre de ces estats;

Mais ce n'est point cela ; ne vous y trom-  
pez pas.

Qu'est-ce donc ? une monstre ; & nous ?  
c'est autre chose.

Voicy de la façon que Descartes l'expose ;  
Descartes ce mortel dont on eust fait un  
Dieu

Chez les Payens, & qui tient le mi-  
lieu

Entre l'homme & l'esprit, comme entre  
l'huître & l'homme

Le tient tel de nos gens, franche beste de  
somme.

Voicy, dis-je, comment raisonne cet Au-  
teur.

Sur tous les animaux enfans du Createur,

A M. DE LA SABLIERE. 83

J'ay le don de penser, & je sçais que je pense.

Or vous sçavez Iris de certaine science,

Que quand la beste penseroit,

La Beste ne réfléchiroit

Sur l'objet, ny sur sa pensée.

Descartes va plus loin , & soutient nettement,

Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'estes point embarrassée

De le croire, ny moy. Cependant quand aux bois

Le bruit des cors, celui des voix

N'a donné nul relâche à la fuyante proye,

Qu'en vain elle a mis ses efforts

A confondre, & broüiller la voye.

L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,

En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,

A presenter aux chiens une nouvelle amor-  
ce.

Que de raisonnemens pour conserver ses  
jours!

Le retour sur ses pas, les malices, les tours,  
Et le change, & cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un  
meilleur sort!

On le déchire apres la mort;  
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix

Void ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nou-  
velle,

Qui ne peut fuir encor par les airs le tré-  
pas;

Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,  
Attirant le Chasseur, & le Chien sur ses pas,  
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,

**A M. DE LA SABLIERE. 85**

Et puis quand le Chasseur croit que son  
Chien la pille;  
Elle luy dit adieu, prend sa volée, & rit  
De l'homme, qui confus des yeux en vain  
la suit.

Non loin du Nort il est un monde,  
Où l'on sçait que les habitans,  
Vivent ainsi qu'aux premiers temps  
Dans une ignorance profonde :  
Je parle des humains ; car quant aux ani-  
maux,  
Ils y construisent des travaux,  
Qui des torrens grossis arrestent le ravage,  
Et font communiquer l'un & l'autre riva-  
ge.  
L'edifice resiste, & dure en son entier ;  
Après un lit de bois, est un lit de mortier :  
Chaque Castor agit ; commune en est la  
tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune fans  
relâche.

Maint maistre d'œuvre y court, & tient  
haut le baston.

La republique de Platon,  
Ne feroit rien que l'apprentie  
De cette famille amphibie.

Ils sçavent en hyver élever leurs maisons,  
Passent les estangs sur des ponts,  
Fruit de leur art, sçavant ouvrage ;  
Et nos pareils ont beau le voir ;  
Jusqu'à present tout leur sçavoir,  
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vui-  
de d'esprit,

Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :  
Mais voicy beaucoup plus:écoutez ce recit,  
Que je tiens d'un Roy plein de gloire.

**A M. DE LA SABIÈRE. 87**

Le défenseur du Nort vous sera mon garant :

Je vais citer un Prince aimé de la victoire :  
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman ;

C'est le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment.

Il dit donc que sur la frontière  
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :

Le sang qui se transmet des peres aux enfans,

En renouvelle la matiere.

Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmy les hommes,

Non pas mesme au siecle où nous sommes.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,

Embuscades, partis, & mille inventions

D'une pernicieuse, & maudite science,

    Fille du Stix, & mere des heros,

    Exercent de ces animaux

    Le bon sens, & l'experience.

Pour chanter leurs combats, l'Acheron  
    nous devroit

    Rendre Homere. Ah s'il le rendoit

Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !

Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy ?

Ce que j'ay déjà dit, qu'aux bestes la na-  
    ture

Peut par les seuls ressorts operer tout cecy ;

    Que la memoire est corporelle,

Et que pour en venir aux exemples divers,

    Que j'ay mis en jour dans ces vers,

    L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet lors qu'il revient, va dans son ma-  
    gazin

    Chercher par le mesme chemin

    L'image

A M. DE LA SABLIERE. 89

L'image auparavant tracée,  
Qui sur les mêmes pas revient par cille-  
ment,

Sans le secours de la pensée,  
Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement.

La volonté nous détermine,  
Non l'objet, ny l'instinct. Je parle, je che-  
mine;

Je sens en moy certain agent;

Tout obeït dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nette-  
ment,

Se conçoit mieux que le corps même:  
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre su-  
prême.

Mais comment le corps l'entend-il?

C'est-là le point : je vois l'outil

Obeïr à la main: mais la main qui la guide?

*Tome IV.*

H



Eh ! qui guide les Cieux, & leur course rapide ?

Quelque Ange est attaché peut-estre à ces grands corps.

Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :

L'impression se fait; Le moyen, je l'ignore.

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;  
Et s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous & luy là-dessus nous sommes tous égaux.

Ce que je sçais Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point,

Que la plante apres tout n'a point.

A M. DE LA SABLIERE. 21

Cependant la planter respire :

Mais que répondra-t-on à ce que je vais  
dire?



*Les deux Rats, le Renard, & l'Oeuf.*



Eux Rats cherchoient leur vie,  
ils trouverent un Oeuf.  
Le disné suffisoit à gens de cet-  
te espee;

H ij

Il n'estoit pas besoin qu'ils trouvaissent un  
Bœuf.

Pleins d'appetit, & d'allegresse,  
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa  
part;

Quand un Quidam parut. C'estoit maistre  
Renard;

Rencontre incommode & fascheuse.

Car comment sauver l'œuf? Le bien empa-  
queter,

Puis des pieds de devant ensemble le por-  
ter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'estoit chose impossible autant que ha-  
zardeuse.

Necessité l'ingenieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habita-  
tion,

L'écornifleur estant à demy quart de lieuë;

A M. DE LA SABLIERE. 93

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre les  
bras ,

Puis malgré quelques heurts , & quelques  
mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir apres un tel recit,

Que les bestes n'ont point d'esprit.

Pour moy, si j'en estois le maistre,

Je leur en donnerois aussi bien qu'aux en-  
fans.

Ceux-cy pensent-ils pas des leurs plus jeu-  
nes ans ?

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant  
connoistre.

Par un exemple tout égal,

J'attribuërois à l'animal,

Non point une raison selon nostre maniere:

Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle  
ressort :

Je subtiliserois un morceau de matiere,

Que l'on ne pourroit plus concevoir sans  
effort,

Quintessence d'atome, extrait de la lumie-  
re,

Je ne sçais quoy plus vif, & plus mobile en-  
cor

Que le feu : car enfin, si le bois fait la flâ-  
me,

La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'a-  
me

Nous donner quelque idée, & fort-il pas de  
l'or

Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon  
ouvrage

Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,

Sans qu'un Singe jamais fît le moindre  
argument.

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferois nostre lot infiniment plus fort :

A M. DE LA SABLIERE. 95

Nous aurions un double trefor;  
L'un cette ame parcille en tout-tant que  
nous sommes,

Sages, fous, enfans, idiots,  
Hostes de l'univers sous le nom d'animaux;  
L'autre encore vne autre ame, entre nous  
& les Anges

Commune en un certain degré;  
Et ce trefor à part crée  
Suivroit parmy les airs les celestes phalan-  
ges,

Entreroit dans un poinct sans en être pressé,  
Ne finiroit jamais quoy qu'ayant com-  
mencé,

Choses réelles quoy qu'estranges.  
Tant que l'enfance dureroit,  
Cette fille du Ciel en nous ne paroistroit  
Qu'une tendre & foible lumiere;  
L'organe estant plus fort, la raison perce-  
roit

96 DISC. A M. DE LA SABLIERE.

Les tenebres de la matiere,  
Qui toujours enveloperoit  
L'autre ame imparfaite & grossiere.





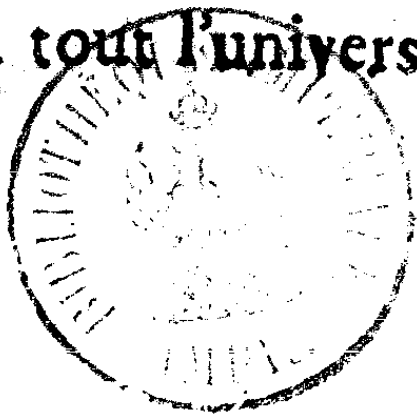
## LIVRE QUATRIÈME.

## FABLE I.

*L'Homme & la Couleuvre.*

N homme vid une Couleuvre.  
 Ah ! méchante, dit-il, je m'en  
 vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers.  
 Tome IV.



I



## 98 FABLES CHOISIES.

A ces mots l'animal pervers

( C'est le serpent que je veux dire,  
Et non l'homme, on pourroit aisément  
s'y tromper. )

A ces mots le serpent se laissant attraper  
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,  
On resolut sa mort, fust-il coupable ou  
non.

Afin de le payer toutefois de railon,

L'autre luy fit cette harangue.

Symbole des ingrats, estre bon aux mé-  
chans

C'est estre sot, meurs donc : ta colere &  
tes dents

Ne me nuiront jamais. Le Serpent en sa  
langue

Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit con-  
damner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner ?

Toy-mesme tu te fais ton procès. Je me  
fonde

Sur tes propres leçons; jette les yeux sur  
toy.

Mes jours sont en tes mains, tranche les:  
ta justice

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;  
Selon ces loix condamne-moy:

Mais trouve - bon qu'avec franchise  
En mourant au moins je te dise,  
Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces  
paroles

Firent arrester l'autre; il recula d'un pas.

Enfin il repartit. Tes raisons sont frivoles :  
Je pourrois décider; car ce droit m'appar-  
tient:

Mais rapportons nous en. Soit fait, dit le re-  
ptile.

Une vache estoit là, l'on l'appelle, elle vient,

100 FABLES CHOISIES.

Le cas est proposé, c'estoit chose facile.

Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?

La Couleuvre a raison, pourquoy dissimuler ?

Je nourris celuy - cy depuis longues années;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;

Tout n'est que pour luy seul ; mon lait & mes enfans,

Le font à la maison revenir les mains pleines ;

Mesme j'ay rétably sa santé que les ans

Avoient alterée, & mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voila vieille ; il me laisse en un coin

Sans herbe ; s'il vouloit encor me laisser paître !

Mais je suis attachée, & si j'eusse eu pour  
maître

Un serpent, eust-il sceu jamais pousser si  
loin

L'ingratitude ? Adieu. J'ay dit ce que je  
pense.

L'homme tout étonné d'une telle senten-  
ce

Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?

C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rempan-  
te beste.

Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas  
lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa teste,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portoit les soins les plus  
pesans ,

Parcourant sans cesser ce long cercle de  
peines

102 FABLES CHOISIES.

Qui revenant sur soy ramenoit dans nos  
plaines

Ce que Cerés nous donne, & vend aux ani-  
maux.

Que cette suite de travaux  
Pour récompense avoit de tous tant que  
nous sommes ;

Force coups, peu de gré ; puis quand il  
estoit vieux,

On croyoit l'honorer chaque fois que les  
hommes

Achetoient de son sang l'indulgence des  
Dieux.

Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : Faisons  
taire

Cet ennuyeux déclamateur.

Il cherche de grands mots, & vient icy se  
faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

## L I V R E I V.

Je le refuse aussi. L'arbre estant pris pour  
juge,

Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge  
Contre le chaud, la pluie, & la fureur des  
vents :

Pour nous seuls il ornoit les jardins & les  
champs.

L'ombrage n'estoit pas le seul bien qu'il  
sceuſt faire ;

Il courboit sous les fruits ; cependant pour  
falaire

Un rustre l'abattoit , c'estoit là son loyer ;

Quoy que pendant tout l'an liberal il nous  
donne

Ou des fleurs au Printemps ; ou du fruit en  
Automne ;

L'ombre , l'Esté ; l'Hyver, les plaisirs du  
foyer.

Que ne l'émondoit-on sans prendre la co-  
gnée ?

104 FABLES CHOISIES.

De son temperament il eust encor vécu.

L'homme trouvant mauvais que l'on l'eust  
convaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-  
là.

Du sac & du serpent aussi-tost il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la  
beste.

On en use ainsi chez les grands.

La raison les offense : ils se mettent en  
telle

Que tout est né pour eux, quadrupedes, &  
gens,

Et serpens.

Si quelqu'un desserre les dents,

C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il  
donc faire?

Parler de loin; ou bien se taire.



## I I.

*La Tortuë & les deux Canards.*



Ne Tortuë estoit, à la teste lé-  
gere,

Qui lasse de son trou voulut  
voir le pays.

Volontiers on fait cas d'une terre étran-  
gere:



106 FABLES CHOISIES.

Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux Canards à qui la Commere

Communica ce beau dessein,

Luy dirent qu'ils avoient dequoy là fati-  
faire :

Voyez-vous ce large chemin ?

Nous vous voiturerons par l'air en Ameri-  
que.

Vous verrez mainte Republique ;

Maint Royaume, maint peuple ; & vous  
profiterez

Des différentes mœurs que vous remar-  
querez.

Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit  
guere

De voir Ulysse en cette affaire.

La Tortuë écouta la proposition.

Marché fait, les oiseaux forgent une ma-  
chine

Pour transporter la pelerine.

Dans la gueule en travers on luy passe un  
baston.

Serrez-bien , dirent-ils ; gardez de lascher  
prise :

Puis chaque Canard prend ce baston par  
un bout.

La Tortuë enlevée on s'étonne par tout

De voir aller en cette guise

L'animal lent & sa maison ,

Justement au milieu de l'un & l'autre Oi-  
son.

Miracle , crioit-on ; Venez voir dans les  
nuës

Passer la Reine des Tortuës.

La Reine : Vrayment ouy ; Je la suis en  
effet ;

Ne vous en moquez point. Elle eût beau-  
coup mieux fait

De passer son chemin sans dire aucune  
chose ;

108 FABLES CHOISIES.

Car laschant le baston en deslerrant les  
dents,

Elle tombe , elle creve aux pieds des regar-  
dans.

Son indiscretion de sa perte fut causée.

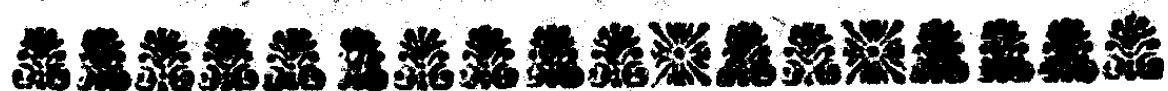
Imprudence, babil, & sotte vanité,

Et vaine curiosité

Ont ensemble estroit parentage;

Ce sont enfans tous d'un lignage.





## III.

*Les Poissons & le Cormoran.*

**L** n'estoit point d'étang dans  
tout le voisinage  
Qu'un Cormoran n'eust mis à  
contribution.

Viviers & reservoirs luy payoient pension:

110 FABLES CHOISIES.

Sa cuisine alloit bien ; mais lors que le long  
âge

Eut glacé le pauvre animal ,

La mesme cuisine alla mal.

Tout Cormoran se sert de pourvoyeur luy-  
mesme.

Le nostre un peu trop vieux pour voir au  
fond des eaus,

N'ayant ny filets ny rezeaus,

Souffroit une disette extreme.

Que fit-il ? le besoin , docteur en stratagé-  
me,

Luy fournit celui - cy. Sur le bord d'un  
Estant

Cormoran vid une Ecrevisse.

Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant

Porter un avis important

A ce peuple ; Il faut qu'il perisse:

Le maistre de ce lieu dans huit jours pes-  
chera :

L'Ecreviffe en hafte s'en va

Conter le cas : grande eft l'émute.

On court, on s'affemble , on dépu-  
te

A l'oifeau. Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis ? quel eft voftre  
garand ?

Estes-vous feur de cette affaire ?

N'y fçavez vous remede ? & qu'est-il bon  
de faire ?

Changer de lieu, dit-il. Comment le fe-  
rons-nous ?

N'en foyez point en foin : je vous porte-  
ray tous

L'un apres l'autre en ma retraite.

Nul que Dieu feul & moy n'en connoift  
les chemins,

Il n'est demeure plus fecret.

Un Vivier que nature y creufa de fes mains,  
Inconnu des traitres humains ,

112 FABLES CHOISIES.

Sauvera vostre republique.

On le crut. Le peuple aquatique

L'un apres l'autre fut porté

Sous ce rocher peu frequenté.

Là Cormoran le bon apostre

Les ayant mis en un endroit

Transparent, peu creux, fort étroit,

Vous les prenoit sans peine, un jour l'un

un jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens,

Que l'on ne doit jamais avoir de confian-

ce

En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ils y perdirent peu ; puis que l'humaine

engeance

En auroit aussi bien croqué sa bonne

part;

Qu'importe qui vous mange ? homme ou

Loup ; toute panse

Me paroist une à cet égard;

Un

LIVRE IV. 113

Un jour plustost, un jour plus tard,  
Cen'est pas grande difference.







I V.

*L'Enfoüisseur & son Compere.*



N Pinfemaille avoit tant amas-  
fé,  
Qu'il ne sçavoit où loger sa fi-  
nance.

L'avarice compagne & sœur de l'ignorance,

Le rendoit fort embarrassé

Dans le choix d'un dépositaire ;

Car il en vouloit un : Et voicy sa raison.

L'objet tente ; il faudra que ce monceau  
s'altère,

Si je le laisse à la maison :

Moy-mesme de mon bien je seray le lar-  
ron.

Le larron, quoy jolly, c'est se voler soy-  
mesme !

Mon amy, j'ay pitié de ton erreur extrême ;

Appren de moy cette leçon :

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en  
peut défaire.

Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver

Pour un âge & des temps qui n'en ont plus  
que faire ?

La peine d'acquérir, le soin de conserver,  
Ostent le prix à l'or qu'on croit si neces-  
saire.

116 FABLES CHOISIES.

Pour se décharger d'un tel soin  
Nostre homme eust pû trouver des gens  
surs au besoin ;  
Il aima mieux la terre, & prenant son com-  
pere,  
Celuy cy l'aide ; Ils vont enfoiir le tresor.  
Au bout de quelque - temps l'homme va  
voir son or.

Il ne retrouva que le giste.  
Soupçonnant à bon droit le compere, il va  
viste  
Luy dire: Apprestez-vous; car il me reste en-  
cor

Quelques deniers ; je veux les joindre à  
l'autre maise.

Le Compere aussi-tost va remettre en sa  
place

L'argent volé, prétendant bien  
Tout reprendre à la fois sans qu'il y man-  
quast rien.

Mais pour ce coup l'autre fut sage;  
Il retint tout chez luy, résolu de jouir,  
Plus n'entasser, plus n'enfoûir.  
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son  
gage,  
Pensa tomber de sa hauteur.  
Il n'est pas mal-aisé de tromper un trom-  
peur.





V.

*Le Loup & les Bergers.*



N Loup rempli d'humanité,  
 (S'il en est de tels dās le monde)  
 Fit un jour sur sa cruauté,  
 Quoy qu'il ne l'exerçast que par necessi-  
 té,  
 Une reflexion profonde.

Je suis hay , dit-il , & de qui ? de chacun.

Le Loup est l'ennemy commun :

Chiens, Chasseurs, Villageois s'assemblent  
pour la perte :

Jupiter est la haut étourdi de leurs cris :

C'est par là que de Loups l'Angleterre est  
deserte :

On y mit nostre teste à prix.

Il n'est hobereau qui ne fasse

Contre nous tels bans publier :

Il n'est marmot osant crier

Que du Loup aussi-tost sa mere ne mena-  
ce.

Le tout pour un Afne rogneux,

Pour un Mouton pourry , pour quelque

Chien hargneux

Dont j'auray passé mon envie.

Et bien ne mangeons plus de chose ayant  
eu vie :

120 FABLES CHOISIES.

Païsons l'herbe, broutons, mourons de  
faim plüftoft :

Est-ce une chose si cruelle ?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?

Difant ces mots il vid des Bergers pour leur  
roft

Mangeans un agneau cuit en broche.

Oh, oh, dit-il, je me reproche

Le fang de cette gent; Voila fes gardiens

S'en repaïsans eux & leurs chiens;

Et moy Loup j'en feray fcrupule ?

Non, par tous les Dieux non; Je ferois ridi-  
cule.

Thibaut l'agnelet passera ,

Sans qu'à la broche je le mette;

Et non feulement luy, mais la mere qu'il  
tette ,

Et le pere qui l'engendra.

Le Loup avoit raifon: Est-il dit qu'on nous  
voye

Faire

Faire festin de toute proye,  
Manger les animaux, & nous les redui-  
rons

Aux mets de l'âge d'or autant que nous  
pourrons?

Ils n'auront ny croc ny marmite?  
Bergers, bergers, le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort :  
Voulez-vous qu'il vive en hermite







VI.

*L'Araignée & l'Hirondelle.*



Jupiter , qui sceus de ton cer-  
veau,  
Par un secret d'accouchement  
nouveau ,  
Tirer Pallas , jadis mon ennemie ,

Entends ma plainte une fois en ta vie.  
 Progné me vient enlever les morceaux :  
 Caracolant, frisant l'air & les eaux,  
 Elle me prend mes mouches à ma porte:  
 Miennes je puis les dire ; & mon rezeau  
 En feroit plein sans ce maudit oyseau ;  
 Je l'ay tissu de matière assez forte.

Ainsi d'un discours insolent,  
 Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissie-  
 re,

Et qui lors étant filandière,  
 Pretendoit enlacer tout insecte volant.  
 La sœur de Philomele , attentive à sa  
 proye,  
 Malgré le bestion happoit mouches dans  
 l'air,  
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable  
 joye,  
 Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours  
 ouvert,

124 FABLES CHOISIES.

D'un ton demy formé, bégayante cou-  
vée,  
Demandoient par des cris encor mal en-  
tendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus  
Que la teste & les pieds, artisans super-  
flus,

Se vid elle-même enlevée.

L'hirondelle en passant emporta toile, &  
tout,

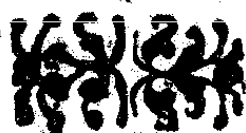
Et l'animal pendait au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au  
monde.

L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis

A la premiere : & les petits

Mangent leur reste à la seconde.





## VII.

*La Perdrix & les Cocs.*

Army de certains Cocs incivils,  
 peu galans ,  
 Toûjours en noise & tur-  
 bulens ,

Une Perdrix estoit nourrie.

L iij

126 FABLES CHOISIES.

Son sexe & l'hospitalité,  
De la part de ces Cocs peuple à l'amour  
porté :  
Luy faisoient espérer beaucoup d'honnesteté :  
Ils feroient les honneurs de la mesnagerie.

Ce peuple cependant fort souvent en furie ,

Pour la Dame étrangere ayant peu de respect ,

Luy donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée ;  
Mais si-tost qu'elle eut vû cette troupe enragée

S'entrebattre elle-mesme , & se percer les flancs ,

Elle se consola. Ce sont leurs mœurs , dit-elle ,

Ne les accusons point ; plaignons plutôt  
ces gens.

Jupiter sur un seul modele

N'a pas formé tous les esprits :

Il est des naturels de Cocs & de Perdrix.

S'il dépendoit de moy, je passerois ma vie

En plus honneste compagnie.

Le maistre de ces lieux en ordonne autrement.

Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des Cocs, & nous coupe

les aîles :

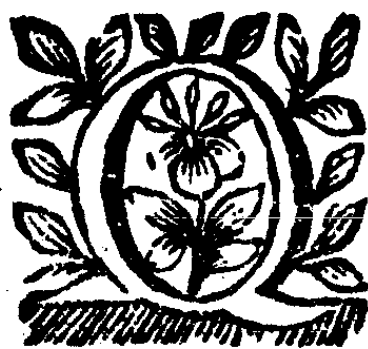
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.





VIII.

*Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*



U'ay-je fait pour me voir ainsi  
Mutilé par mon propre maî-  
tre ?

Le bel estat où me voicy !

Devant les autres Chiens oseray-je parêtre ?

O Rois des animaux , ou plutôt leurs ty-  
rans ,

Qui vous feroit choses pareilles ?  
Ainsi crioit Mouflar jeune dogue ; & les  
gens

Peu touchez de ses cris douloureux & per-  
çans,

Venoient de luy couper sans pitié les oreil-  
les.

Mouflar y croyoit perdre : il vit avec le  
temps

Qu'il y gaignoit beaucoup ; car étant de  
nature

A piller ses pareils , mainte mesaventure

L'auroit fait retourner chez luy  
Avec cette partie en cent lieux altérée ;  
Chien hargneux a toujours l'oreille déchi-  
rée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux  
dents d'autrui



130 FABLES CHOISIES.

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'esclandre :

Témoin maistre Mouflar armé d'un gorgerin ;

Du reste ayant d'oreille autant que sur sa main,

Un Loup n'eust sceu par où le prendre.





IX.

*Le Berger & le Roy.*



Eux demons à leur gré par-  
tagent nostre vie,  
Et de son patrimoine ont  
chassé la raison.

Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.

132 FABLES CHOISIES.

Si vous me demandez leur état & leur  
nom,

J'appelle l'un, Amour ; & l'autre , Am-  
bition.

Cette dernière étend le plus loin son em-  
pire ;

Car mesme elle entre dans l'amour.  
Je le ferois bien voir : mais mon but est  
de dire

Comme un Roy fit venir un Berger à sa  
Cour.

Le conte est du bon temps, non du sie-  
cle où nous sommes.

Ce Roy vid un troupeau qui couvroit tous  
les champs,

Bien broutant, en bon corps, rapportant  
tous les ans,

Grace aux foins du Berger, de très-nota-  
bles sommes.

Imprimé chez la Citoyenne de Paris, chez la Citoyenne de Paris, chez la Citoyenne de Paris.

Le Berger plut au Roy par ces soins diligens.

Tu merites , dit - il , d'estre Pasteur de gens ;

Laisse-là tes moutons , vien conduire des hommes.

Je te fais Juge Souverain.

Voilà nostre Berger la balance à la main.

Quoy qu'il n'eust gueres veu d'autres gens qu'un Hermite ,

Son troupeau , ses mâins , le loup , & puis c'est tout ,

Il avoit du bon sens ; le reste vient en suite.

Bref il en vint fort bien about.

L'Hermite son voisin accourut pour luy dire :

Veillay-je , & n'est-ce point un songe que je vois ?

134 FABLES CHOISIES.

Vous favory ! vous grand ! défiez-vous  
des Rois :

Leur faveur est glissante, on s'y trompe ;  
& le pire,

C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles er-  
reurs

Ne produisent jamais que d'illustres mal-  
heurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous  
engage.

Je vous parle en amy. Craignez tout. L'au-  
tre rit,

Et nostre Hermite poursuivit :

Voyez combien déjà la Cour vous rend  
peu sage.

Je crois voir cet aveugle, à qui dans un  
voyage

Un serpent engourdy de froid

Vint s'offrir sous la main ; il le prit pour  
un fouët.

Le sien s'estoit perdu tombant de sa ceinture.

Il rendoit grace au Ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria : Que tenez-vous ?  
ô Dieux !

Jetez cet animal traître & pernicieux,  
Ce serpent. C'est un foüet. C'est un serpent, vous dis-je :

A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?

Pretendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?

Mon foüet estoit usé ; j'en retrouve un fort bon ;

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,

Il en perdit bien-tost la vie :

L'animal dégoûdy piqua son homme au bras.

136 FABLES CHOISIES.

Quant à vous , j'ose vous prédire  
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.  
Eh , que me sçauroit - il arriver que la  
mort ?

Mille dégouts viendront , dit le Prophe-  
te Hermite.

Il en vint en effet ; l'Hermite n'eut pas  
tort.

Mainte peste de Cour, fit tant par maint  
ressort,

Que la candeur du Juge , ainsi que son  
mérite,

Furent suspects au Prince. On cabale , on  
suscite

Accusateurs & gens grevez par les arrests.  
De nos biens, dirent-ils , il s'est fait un  
Palais,

Le Prince voulut voir ces richesses im-  
mensés,

Il ne trouva par tout que médiocrité,  
Louanges

Loüanges du desert & de la pauvreté ;

C'estoient-là les magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres  
de prix.

Un grand coffre en est plein, fermé de  
dix serrures.

Luy-même ouvrit ce coffre, & rendit bien  
surpris

Tous les machineurs d'impostures.  
Le coffre estant ouvert, on y vid des lam-  
beaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,  
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,  
Et je pense aussi la musette.

Doux trefors, ce dit-il, chers gages qui  
jamais

N'attirastes sur vous l'envie & le menson-  
ge,

Je vous reprens : sortons de ces riches  
Palais



138 FABLES CHOISIES.

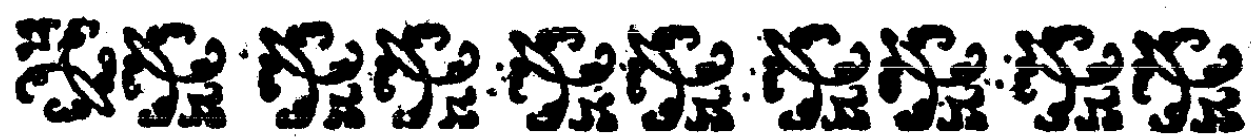
Comme l'on sortiroit d'un songe.

Sire, pardonnez-moy cette exclamation,  
J'avois préveu ma cheute en montant sur  
le faiste.

Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans  
la teste

Un petit grain d'ambition ?





## X.

*Les Poissons & le Berger qui jouë de la flûte.*



Yrcis qui pour la seule Annette  
Faisoit resonner les accords  
D'une voix & d'une musette,  
Capables de toucher les morts,  
Chantoit un jour le long des bords  
M ij

140 FABLES CHOISIES.

D'une onde arrosant des prairies,  
Dont Zephire habitoit les campagnes fleu-  
ries.

Annette cependant à la ligne peschoit;  
Mais nul poisson ne s'approchoit.  
La Bergere perdoit ses peines.  
Le Berger qui par ses chansons  
Eust attiré des inhumaines,

Crut, & crut mal, attirer des poissons.  
Il leur chanta cecy. Citoyens de cette on-  
de,

Laissez vostre Nayade en sa grotte pro-  
fonde.

Venez voir un objet mille fois plus char-  
mant.

Ne craignez point d'entrer aux prisons de  
la Belle :

Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :

Vous serez traitez doucement,

On n'en veut point à vostre vie :

Un vivier vous attend plus clair que fin  
cristal.

Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,  
Mourir des mains d'Annette est un sort que  
j'envie.

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet:  
L'auditoire estoit sourd aussi bien que  
muet.

Tyrcis eut beau prescher : ses paroles  
miellées

S'en estant aux vents envolées ,  
Il tendit un long rets. Voila les poissons  
pris ,

Voila les poissons mis aux pieds de la  
Bergere.

O vous Pasteurs d'humains & non pas de  
brebis :

Rois qui croyez gagner par raisons les  
esprits

D'une multitude étrangere ,

142 FABLES CHOISIES.

Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à  
bout :

Il y faut une autre manière,

Servez-vous de vos rets, la puissance fait  
tout.





## XI.

*Les deux Perroquets, le Roy & son fils.*



Eux Perroquets, l'un pere &  
l'autre fils,  
Du roft d'un Roy faisoient  
leur ordinaire.

Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,

144 FABLES CHOISIES.

De ces oyseaux faisoient leurs favoris.  
L'âge lioit une amitié sincere  
Entre ces gens : les deux peres s'ai-  
moient ;  
Les deux enfans , malgré leur cœur fri-  
vole ,  
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,  
Nourris ensemble , & compagnons d'é-  
cole.  
C'estoit beaucoup d'honneur au jeune  
Perroquet ;  
Car l'enfant estoit Prince & son pere Mo-  
narque.  
Par le temperament que luy donna la par-  
que ,  
Il aimoit les oyseaux. Un Moineau fort  
coquet ,  
Et le plus amoureux de toute la Province ,  
Faisoit aussi sa part des delices du Prin-  
ce.

Ces

Ces deux rivaux un jour ensemble se joüans,

Comme il arrive aux jeunes gens,

Le jeu devint une querelle.

Le passereau peu circonspec,

S'attira de tels coups de bec,

Que demy mort & traînant l'aîle,

Où crut qu'il n'en pourroit guerir.

Le Prince indigné fit mourir

Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.

L'infortuné vieillard crie & se desesper.

Le tout en vain; ses cris sont superflus:

L'oiseau parleur est déjà dans la bar-  
que :

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant  
plus

Fait qu'en fureur sur le fils du Mo-  
narque

Son pere s'en va fondre, & luy creve les  
yeux.

Il se sauve aussi-tost, & choisit pour azile,



146 FABLES CHOISIES.

Le haut d'un Pin. Là dans le sein des  
Dieux

Il goûte sa vengeance en lieu seur & tran-  
quille.

Le Roy luy-mesme y court, & dit pour  
l'attirer ;

Amy, reviens chez moy : que nous sert de  
pleurer ?

Haine, vengeance & déuil, laissons tout à  
la porte.

Je suis contraint de déclarer ,

Encor que ma douleur soit forte ,

Que le tort vient de nous : mon fils fut l'a-  
gresseur :

Mon fils ! non ; C'est le sort qui du coup est  
l'auteur.

La Parque avoit écrit de tout temps en son  
livre

Que l'un de nos enfans devoit cesser de vi-  
vre.

L'autre de voir, par ce malheur.  
 Consolons-nous tous deux, & reviens dans  
 ta cage.

Le Pétroquet dit : Sire Roy,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toy ?

Tu m'allegues le sort ; prétens-tu par ta  
 foy

Me leurrer de l'appât d'un profane langa-  
 ge ?

Mais que la providence ou bien que le  
 destin

Regle les affaires du monde ,

Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin

Ou dans quelque Forest profonde

J'acheveray mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'estre un juste sujet

De haine & de fureur. Je sçay que la ven-  
 geance

**148 FABLES CHOISIES.**

**Est un morceau de Roy, car vous vivez en  
Dieux.**

**Tu veux oublier cette offense :  
Je le crois : cependant, il me faut pour le  
mieux**

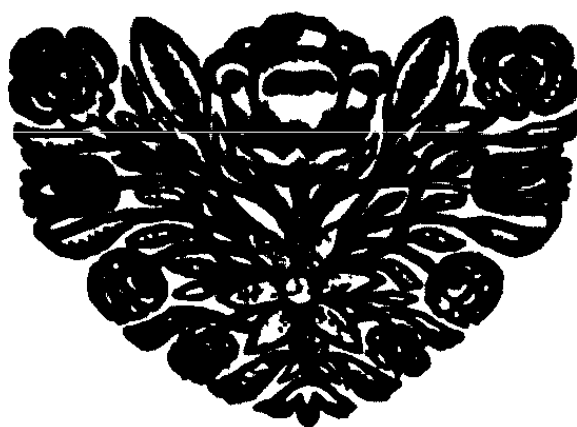
**Eviter ta main & tes yeux.**

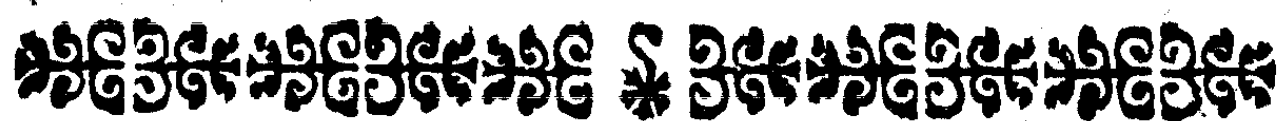
**Sire Roy mon amy, va-t'en, tu perds ta peine,**

**Ne me parle point de retour :**

**L'absence est aussi bien un remède à la  
haine**

**Qu'un appareil contre l'amour.**





## XII.

*La Lionne & l'Ourse.*

Ere Lionne avoit perdu son fan.

Un Chasseur l'avoit pris. La

pauvre infortunée

Pouffoit un tel rugissement

N iij

150 FABLES CHOISIES.

Que toute la Forest estoit importunée.

La nuit ny son obscurité,

Son silence & ses autres charmes,

De la Reine des bois n'arrestoit les vacar-  
mes.

Nul animal n'estoit du sommeil visité.

L'Ourse enfin luy dit : Ma commere,

Un mot sans plus ; tous les enfans

Qui sont passez entre vos dents,

N'avoient-ils ny pere ny mere ?

Ils enavoient. S'il est ainsi,

Et qu'aucun de leur mort n'ait nos testes  
rompues,

Si tant de meres se sont teuës,

Que ne vous taisez-vous aussi ?

Moy me taire ? moy malheureuse !

Ah j'ay perdu mon fils ! il me faudra traif-  
ner

Une vicillesse douloureuse.

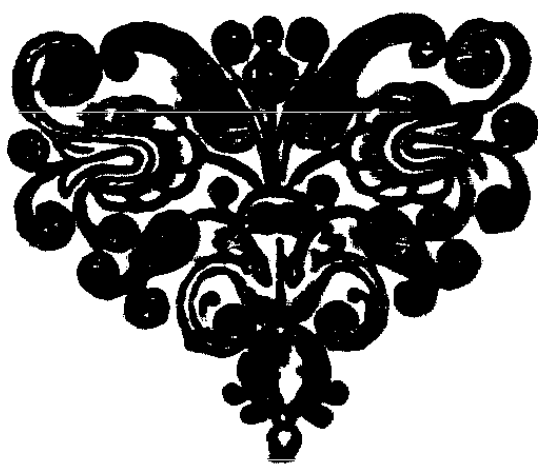
Dites-moy, qui vous force à vous y condamner?

Helas ! c'est le destin qui me hait. Ces paroles

Ont esté de tout temps en la bouche de tous :  
Miserables humains , cecys'adresse à vous :  
Je n'entens resonner que des plaintes frivoles.

Quiconque en pareil cas se croit hai des Cieux,

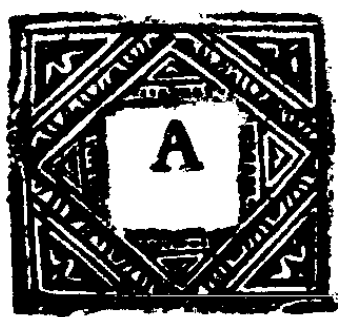
Qu'il considere Hecube , il rendra grace  
aux Dieux.





XIII.

*Les deux Aventuriers & le Talisman.*



Ucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Je n'en veux pour témoin, qu'

Hercule & ses travaux.

Ce Dieu n'a guere de rivaux :

J'en vois peu dans la Fable, encor moins  
dans l'Histoire.

En voicy pourtant un que de vieux Talis-  
mans

Firent chercher fortune au pays des Ro-  
mans.

Il voyageoit de compagnie.

Son camarade & luy trouverent un po-  
teau,

Ayant au haut cet écriteau.

Seigneur Avanturier, s'il te prend quelque  
envie

De voir ce que n'a veu nul Chevalier er-  
rant,

Tu n'as qu'à passer ce torrent,

Puis prenant dans tes bras un Elephant de  
pierre,

Que tu verras couché par terre,

Le porter d'une haleine au sommet de ce  
mont



154 FABLES CHOISIES.

Qui menace les Cieux de son superbe  
front.

L'un des deux Chevaliers seigna du nez. Si  
l'onde

Est rapide autant que profonde,  
Dit-il , & suppose qu'on la puisse passer ,  
Pourquoy de l'Elephant s'aller embaras-  
ser ?

Quelle ridicule entreprise !  
Le sage l'aura fait par tel art & de guise ,  
Qu'on le pourra porter peut-estre quatre  
pas :

Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine ?  
il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel , à moins que la fi-  
gure

Ne soit d'un Elephant nain , pigmée, avor-  
ton ,

Propre à mettre au bout d'un bas-  
ton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure?

On nous veut attraper dedans cette écriture:

Ce sera quelque enigme à tromper un enfant.

C'est pourquoy je vous laisse avec vostre Elephant.

Le railonneur party, l'avantureux se lance,

Les yeux clos à travers cette eau.

Ny profondeur ny violence

Ne pûrent l'arrester, & selon l'écriteau

Il vid son Elephant couché sur l'autre rive.

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive,

Rencontre une esplanade, & puis une cité.

Un cry par l'Elephant est aussi-tost jetté.

Le peuple aussi-tost sort en armes.

156 FABLES CHOISIES.

Tout autre Avanturier au bruit de ces alarmes

Auroit fuy. Celuy-cy loin de tourner le dos

Veut vendre au moins sa vie, & mourir en Heros.

Il fut tout étonné d'oïr cette cohorte  
Le proclamer Monarque au lieu de son Roy mort.

Il ne se fit prier que de la bonne sorte,  
Encor que le fardeau fust, dit-il, un peu fort.

Sixte en disoit autant quand on le fit saint Pere.

( Seroit-ce bien une misere  
Que d'estre Pape ou d'estre Roy ? )

On reconnut bien tost son peu de bonne foy.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

Le sage, quelque fois fait bien d'exécuter,

Avant que de donner le temps à la sagesse  
D'envisager le fait, & sans la consulter.





*DICOURS A MONSIEUR  
le Duc de la Rochefoucault.*

XIV.



E me suis souvent dit, voyant  
de quelle sorte  
L'homme agit, & qu'il se  
comporte

En mille occasions comme les animaux:  
Le Roy de ces gens-là n'a pas moins de de-  
faux

Que ses sujets, & la nature  
A mis dans chaque creature  
Quelque grain d'une masse où puissent les  
esprits :

J'entens les esprits corps, & paitris de ma-  
tiere.

Je vais prouver ce que je dis.  
A l'heure de l'affust, soit lors que la lu-  
miere

Précipite ses traits dans l'humide séjour ;  
Soit lors que le Soleil rentre dans sa carriè-  
re,

Et que n'estant plus nuit, il n'est pas encor  
jour,

Au bord de quelque bois sur un arbre je  
grimpe ;

Et nouveau Jupiter du haut de cet olimpe,

160 FABLES CHOISIES.

Je foudroye à discretion  
Un lapin qui n'y pensoit guere.  
Je vois fuir aussi-tost toute la nation  
Des lapins qui sur la Bruyere,  
L'œil éveillé, l'oreille au guet,  
S'égayoient & de thim parfumoient leur  
banquet.

Le bruit du coup fait que la bande  
S'en va chercher la seureté  
Dans la souterraine cité :  
Mais le danger s'oublie, & cette peur si  
grande  
S'évanoüit bien-tost. Je revois les lapins  
Plus gais qu'auparavant revenir sous mes  
mains.

Ne reconnoist-on pas en cela les humains?

Dispersez par quelque orage  
A peine ils touchent le port,  
Qu'ils vont hazarder encor  
Même vent, même naufrage.

Vrais.

Vrais lapins on les revoit

Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commu-  
ne.

Quand des chiens étrangers passent par  
quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle feste.

Les chiens du lieu n'ayans en tes-  
te

Qu'un interest de gueule, à cris, à coups de  
dents

Vous accompagnent ces passans

Jusqu'aux confins du territoire.

Un interest de biens, de grandeur, & de  
gloire,

Aux Gouverneurs d'Estats, à certains cour-  
tisans,

A gens de tous métiers en fait tout autant  
faire.



162 FABLES CHOISIES.

On nous void tous pour pour l'ordinaire

Piller le survenant , nous jeter sur sa peau.

La coquette & l'auteur sont de ce caractère ;

Malheur à l'écrivain nouveau.

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gasteau,

C'est le droit du jeu , c'est l'affaire.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;

Mais les ouvrages les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ay pour guides

Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,  
de,

Et dont la modestie égale la grandeur,  
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,  
La plus juste & la mieux acquise,  
Vous enfin dont à peine ay-je encore obtenu

Que vostre nom receust icy quelques hommages,

Du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui des ans & des peuples connu,

Fait honneur à la France en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'Univers,  
Permettez-moy du moins d'apprendre à tout le monde

164 FABLES CHOISIES.

Que vous m'avez donné le sujet de ces  
Vers.





XV.

*Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre &  
le Fils de Roy.*



Uatre chercheurs de nou-  
veaux mondes,  
Presque nus échapez à la fu-  
reur des ondes,

166 FABLES CHOISIES.

Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un  
Fils de Roy,

Réduits au fort de Bellizaire, \*

Demandoient aux passans de quoy

Pouvoir soulager leur misere.

De raconter quel sort les avoit assemblez,

Quoy que sous divers points tous quatre ils  
fussent nez,

C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.

Là le conseil se tint entre les pauvres gens.

Le prince s'étendit sur le malheur des  
grands.

Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pen-  
sée

De leur aventure passée

*\* Bellizaire estoit un grand Capitaine, qui  
ayant commandé les Armées de l'Empereur &  
perdu les bonnes graces de son Maistre, tomba  
dans un tel point de misere, qu'il demandoit  
l'aumosne sur les grands chemins.*

Chacun fist de son mieux , & s'appliquast  
au soin

De pourvoir au commun besoin.

La plainte , ajouta - t'il , guerit - elle son  
homme ?

Travaillons ; c'est dequoy nous mener jus-  
qu'à Rome.

Un Pâtre ainsi parler ! ainsi parler ; croit-  
on

Que le Ciel n'ait donné qu'aux testes cou-  
ronnées

De l'esprit & de la raison ,

Et que de tout Berger comme de tout mou-  
ton ,

Les connoissances soient bornées ?

L'avis de celui - cy fut d'abord trouvé bon

Par les trois échoûez aux bords de l'Ame-  
rique.

L'un , c'estoit le Marchand , sçavoit l'Ari-  
thmétique ;

168 FABLES CHOISIES.

A tant par mois, dit-il, j'en donneray leçon.

J'enseigneray la politique,  
Reprit le Fils de Roy. Le Noble poursuivit :

Moy je sçais le blason; j'en veux tenir école:

Comme si devers l'Inde on eust eu dans l'esprit

La sotte vanité de ce jargon frivole.

Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoy,

Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance

Je usnerons-nous par vostre foy?

Vous me donnez une esperance  
Belle, mais éloignée; & cependant j'ay faim.

Qui pourvoira de nous au dîner de demain?

Ou plutôt sur quelle assurance  
Fondez-

Fondez-vous, dites-moy, le souper d'aujourd'huy ?

Avant tout autre c'est celui  
Dont il s'agit : vostre science  
Est courte là-dessus ; ma main y suppléa.

A ces mots le Pâtre s'en va  
Dans un bois : il y fit des fagots dont la  
vente,

Pendant cette journée & pendant la suivante,

Empescha qu'un long jeusne à la fin ne fust  
tant

Qu'ils allassent là bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,  
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver  
ses jours ;

Et grace aux dons de la nature,  
La main est le plus seur & le plus prompt  
secours.





LIVRE V.

FABLE I.

*Le Lion.*



Ultan Leopard autresfois

Eut, ce dit-on, par mainte au-  
beine,

Force bœufs dans les prez, force Cerfs  
dans les bois,

Force moutons parmi la plaine.  
Il naquit un Lion dans la forest prochaine.  
Après les complimens & d'une & d'autre  
part,

Comme entre grands il se pratique,  
Le Sultan fit venir son Visir le Renard,

Vieux routier & bon politique.  
Tu crains, ce luy dit-il, Lionceau mon  
voisin :

Son pere est mort, que peut-il faire ?  
Plains plutôt le pauvre orphelin.

Il a chez luy plus d'une affaire ;  
Et devra beaucoup au destin

S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquê-  
te.

Le Renard dit branlant la teste :  
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point  
pitié :

Il faut de celuy-cy conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire,

P ij

172 FABLES CHOISIES.

Avant que la griffe & la dent  
Luy soit cruë , & qu'il soit en estat de nous  
nuire :

N'y perdez pas un seul moment.  
J'ay fait son horoscope : il croîtra par la  
guerre.

Ce sera le meilleur Lion  
Pour ses amis qui soit sur terre ,  
Taschez donc d'en estre , sinon  
Taschez de l'affoiblir. La harangue fut  
vaine.

Le Sultan dormoit lors ; & dedans son do-  
maine

Chacun dormoit aussi , bestes , gens ; tant  
qu'enfin

Le Lionceau devient vray Lion. Le tocsin  
Sonne aussi-tost sur luy ; l'alarme se pro-  
meine

De toutes parts ; & le Visir  
Consulté là-dessus dit avec soupir :

Pourquoy l'irritez-vous ? la chose est sans remede.

En vain nous appellons mille gens à nostre ayde.

Plus ils sont, plus il coûte ; & je ne les tiens bons

Qu'à manger leur part des moutons.  
Appaisez le Lion : seul il passe en puissance  
Ce monde d'alliez vivans sur nostre bien :  
Le Lion en a trois qui ne luy coûtent rien,  
Son courage , sa force , avec sa vigilance.  
Jettez-luy promptement sous la griffe un  
mouton :

S'il n'en est pas content jetez en davantage.

Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour  
ce don

Tout le plus gras du pasturage.  
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,  
Il en prit mal, & force états

**174 FABLES CHOISIES.**

**Voisins du Sultan en pâtirent :**

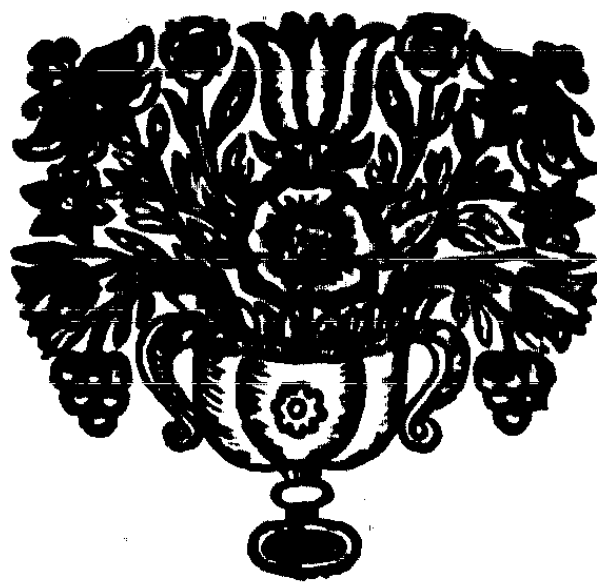
**Nul n'y gagna ; tous y perdirent.**

**Quoy que fist ce monde ennemi,**

**Celuy qu'ils craignoient fut le maîs-**  
**tre.**

**Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami**

**Si vous voulez le laisser craistre.**





I I.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC  
*du Mayne.*



Upiter eut un fils qui se sen-  
tant du lieu  
Dont il tiroit son origine  
Avoit l'ame toute divine.  
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu  
P iiij

176 FABLES CHOISIES.

Faisoit sa principale affaire  
Des doux soins d'aimer & de plaire.  
En luy l'amour & la raison  
Devancerent le temps , dont les aîles le-  
geres  
N'amènent que trop-toft , hélas ! chaque  
faïson.  
Flore aux regards rians , aux charmantes  
manieres ,  
Toucha d'abord le cœur du jeune Olim-  
pien.  
Ce que la passion peut inspirer d'adresse ,  
Sentimens délicats & remplis de tendres-  
se ,  
Pleurs , soupirs , tout en fut : bref il n'ou-  
blia rien.  
Le fils de Jupiter devoit par sa naissance  
Avoir un autre esprit & d'autres dons des  
Cieux ,  
Que les enfans des autres Dieux.

Il sembloit qu'il n'agist que par réminiscence,

Et qu'il eust autresfois fait le métier d'amant,

Tant il le fit parfaitement.

Jupiter cependant voulut le faire instruire.

Il assembla les Dieux, & dit : J'ay sceu conduire

Seul & sans compagnon jusqu'ici l'Univers :

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.

Sur cét enfant cheri j'ay donc jetté la veuë.

C'est mon sang : tout est plein déjà de ses Autels.

Afin de mériter le rang des immortels,

Il faut qu'il sçache tout. Le maistre du Tonnerre



178 FABLES CHOISIES.

Eut a peine achevé que chacun applaudit.  
Pour sçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop  
d'esprit.

Je veux, dit le Dieu de la guerre,  
Luy-montrer moy-mesme cét art  
Par qui maints Heros ont eu part  
Aux honneurs de l'Olimpe, & grossi cét  
empire.

Je seray son maistre de lyre,  
Dit le blond & docte Apollon.  
Et moy, reprit Hercule à la peau de Lion,  
Son maistre à surmonter les vices,  
A dompter les transports, monstres em-  
poisonneurs,  
Comme Hydres renaissans sans cesse dans  
les cœurs.

Ennemi des molles délices,  
Il apprendra de moy les sentiers peu battus  
Qui meinent aux honneurs sur les pas des  
vertus.

Quand ce vint au Dieu de Cythere,  
 Il dit qu'il luy montreroit tout.  
 L'amour avoit raison : dequoy ne vient à  
 bout  
 L'esprit joint au desir de plaire ?





III.

*Le Fermier, le Chien, & le Renard.*



Le Loup & le Renard sont d'é-  
tranges voisins :

Je ne bastiray point autour de  
leur demeure.

Ce dernier guetoit à toute heure  
Les poules d'un Fermier ; & quoy que des  
plus fins ,

Il n'avoit pû donner d'atteinte à la volaille.  
 D'une part l'appetit, de l'autre le danger,  
 N'estoient pas au compere un embarras le-  
 ger.

Hé quoy, dit-il, cette canaille,  
 Se moque impunément de moy ?

Je vais, je viens, je me travaille,  
 J'imagine cent tours; le rustre en paix chez-  
 foy

Vous fait argent de tout, convertit en mon-  
 noye,

Ses chapons, sa poulaille; il en a mesme  
 au croc :

Et moy maître passé, quand j'attrape un  
 vieux coq,

Je suis au comble de la joye !

Pourquoy sire Jupin m'a-t'il donc ap-  
 pellé

Au métier de Renard ? je jure les puissan-  
 ces

182 FABLES CHOISIES.

De l'Olimpe & du Stix, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances,  
Il choisit une nuit libérale en pavots :  
Chacun estoit plongé dans un profond re-  
pos ;

Le Maître du logis, les valets, le chien  
même,

Poules, poulets, chapons, tout dormoit.  
le Fermier,

Laisant ouvert son poulailler,  
Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu  
guetté ;

Le dépeuple, remplit de meurtres la cité :

Les marques de sa cruauté,

Parurent avec l'Aube : on vid un étalage

De corps sanglans, & de carnage.

Peu s'en falut que le Soleil

Ne rebroustast d'horreur vers le manoir  
liquide.

Tel, & d'un spectacle pareil,  
Apollon irrité contre le fier Atride  
Joncha son camp de morts : on vid presque  
détruit  
L'ost des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une  
nuit.

Tel encore autour de sa tente  
Ajax à l'ame impatiente,  
De moutons, & de boucs fit un vaste dé-  
bris,  
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,  
Et les auteurs de l'injustice  
Par qui l'autre emporta le prix.  
Le Renard autr Ajax aux volailles funes-  
te,  
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le  
reste.

Le Maître ne trouva de recours qu'à crier  
Contre ses gens, son chien, c'est l'ordi-  
naire usage.

184 FABLES CHOISIES.

Ah maudit animal qui n'es bon qu'à noyer,  
Que n'avertissois-tu dès l'abord du car-  
nage ?

Que ne l'évitiez-vous ? ç'eust esté plutôt  
fait.

Si vous Maître & Fermier à qui touche le  
fait,

Dormez sans avoir soin que la porte soit  
close,

Voulez-vous que moy chien qui n'ay rien  
à la chose,

Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parloit tres-apropos :

Son raisonnement pouvoit estre

Fort bon dans la bouche d'un Maî-  
tre ;

Mais n'estant que d'un simple chien,

On trouva qu'il ne valoit rien.

On vous sangla le pauvre drille.

Toy donc, qui que tu sois, ô pere de famille,  
( Et

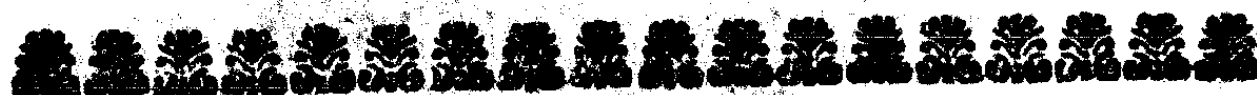
( Et je ne t'ay jamais envié cet honneur, )  
T'attendre aux yeux d'autrui , quand tu  
dors , c'est erreur.

Couche-toy le dernier , & voy fermer ta  
porte.

Que si quelque affaire t'importe ,  
Ne la fais point par procureur.







IV.

*Le songe d'un habitant du Mogol.*



Adis certain Mogol vid en  
 songe un Vizir,  
 Aux champs Elisiens posses-  
 seur d'un plaisir,  
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;

Le mesme songeur vid en une autre contrée

Un Hermite entouré de feux,  
Qui touchoit de pitié mesme les mal-heureux.

Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,  
Minos en ces deux morts sembloit s'estre mépris.

Le dormeur s'éveilla tant il en fut surpris.  
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystere,

Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprete lui dit: Ne vous étonnez point,  
Vostre songe a du sens, & si j'ay sur ce point

Acquis tant soit peu d'habitude,  
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour

Ce Vizir quelquesfois cherchoit la solitude;

188 FABLES CHOISIES.

Cét Hermite aux Vizirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprete ,  
J'inspirerois icy l'amour de la retraite ;  
Elle offre à ses amans des biens sans em-  
barras ,

Biens purs , presens du Ciel, qui naissent  
sous les pas.

Solitude où je trouve une douceur secrete ,  
Lieux que j'aimay toujours , ne pourray-je  
jamais ,

Loin du monde & du bruit goûter l'om-  
bre & le frais ?

O qui m'arrestera sous vos sombres aziles !  
Quand pourront les neuf Sœurs , loin des  
cours & des Villes ,

M'occuper tout entier , & m'apprendre  
des Cieux

Les divers mouvemens inconnus à nos yeux ,  
Les noms & les vertus de ces clartez erran-  
tes ,

Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes ?

Que si je ne suis né pour de si grands projets,

Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie !

La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;

Je ne dormiray point sous de riches lambris.

Mais void-on que le somme en perde de son prix ?

En est-il moins profond, & moins plein de délices ?

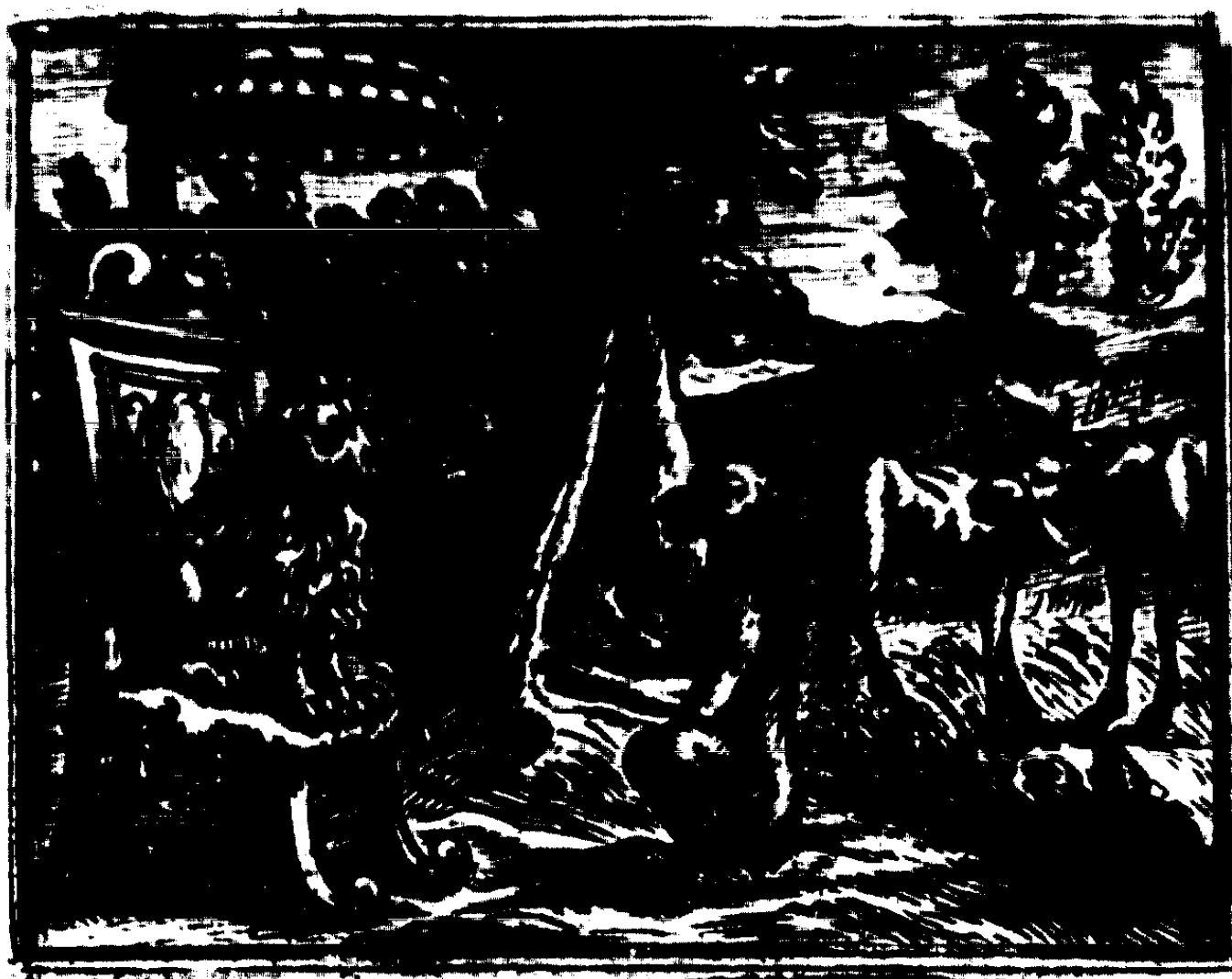
Je luy vouë au desert de nouveaux sacrifices.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,

190 FABLES CHOISIES.

J'auray vescu sans soins , & mourray sans  
remords.





V.

*Le Lion, le Singe, & les deux Asnes.*



E Lion, pour bien gouver-  
ner,

Voulant apprendre la mo-  
rale,

Se fit un beau jour amener

Le Singe maistre es arts chez la gent ani-  
male.

192 FABLES CHOISIES.

La premiere leçon que donna le Regent,  
Fut celle-cy : Grand Roy , pour regner sa-  
gement ,

Il faut que tout Prince prefere  
Le zele de l'Estat à certain mouvement ,

Qu'on appelle communément  
Amour propre ; car c'est le pere ,  
C'est l'auteur de tous les défauts ,  
Que l'on remarque aux animaux.

Vouloir que de tout poinct ce sentiment  
vous quitte ,

Ce n'est pas chose si petite

Qu'on en vienne à bout en un jour :  
C'est beaucoup de pouvoir moderer cét  
amour.

Par là vostre personne auguste  
N'admettra jamais rien en soy  
De ridicule ny d'injuste.

Donne moy , repartit le Roy ,  
Des exemples de l'un & l'autre.

Tout

Toute espece, dit le Docteur,  
( Et je commence par la nostre )  
Toute profession s'estime dans son cœur,  
Traite les autres d'ignorantes,  
Les qualifie impertinentes,  
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.  
L'amour propre au rebours, fait qu'au degré suprême  
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen  
De s'élever aussi soy-mesme.  
De tout ce que dessus j'argumente tres-bien,  
Qu'icy bas maint talent n'est que pure grimace,  
Cabale, & certain art de se faire valoir ;  
Mieux sceu des ignorans, que des gens de sçavoir.

L'autre jour suivant à la trace  
*Tome IV.*

R



194 FABLES CHOISIES.

Deux Aînes qui prenant tour à tour l'en-  
censoir

Se loüoient tour à tour, comme c'est la ma-  
niere ;

J'ouïs que l'un des deux disoit à son con-  
frere :

Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste  
& bien sot

L'homme cét animal si parfait ? il profâne  
Nostre auguste nom , traitant d'Asne  
Quiconque est ignorant , d'esprit lourd,  
idiot ;

Il abuse encore d'un mot ,  
Et traite nostre rire , & nos discours de  
braire.

Les humains sont plaisans de pretendre ex-  
celler

Par dessus nous ; non , non ; c'est à vous de  
parler ,

A leurs Orateurs de se taire.

Voilà les vrays braillards ; mais laissons-là  
ces gens ;

Vous m'entendez, je vous entends :

Il suffit : & quant aux merveilles ,

Dont vostre divin chant vient frapper les  
oreilles ,

Philomele est au prix novice dans cét Art :

Vous surpassez Lambert. L'autre baudet  
repart :

Seigneur , j'admire en vous des qualitez  
pareilles.

Ces Asnes non contens de s'estre ainsi gra-  
tez ,

S'en allerent dans les Citez

L'un l'autre se profner. Chacun d'eux  
croyoit faire

En prisant ses pareils une fort bonne af-  
faire ,

Pretendant que l'honneur en reviendrait  
sur luy.

196 FABLES CHOISIES.

J'en connois beaucoup aujourd'huy,  
Non parmy les baudets, mais parmy les  
puissances

Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts  
degrez,

Qui changeroient entre eux les simples ex-  
cellences,

S'ils osoient en des majestez.

J'en dis peut-estre plus qu'il ne faut, &  
suppose

Que vostre majesté gardera le secret.

Elle avoit souhaité d'apprendre quelque  
trait

Qui luy fist voir entre autre chose

L'amour propre, donnant du ridicule aux  
gens.

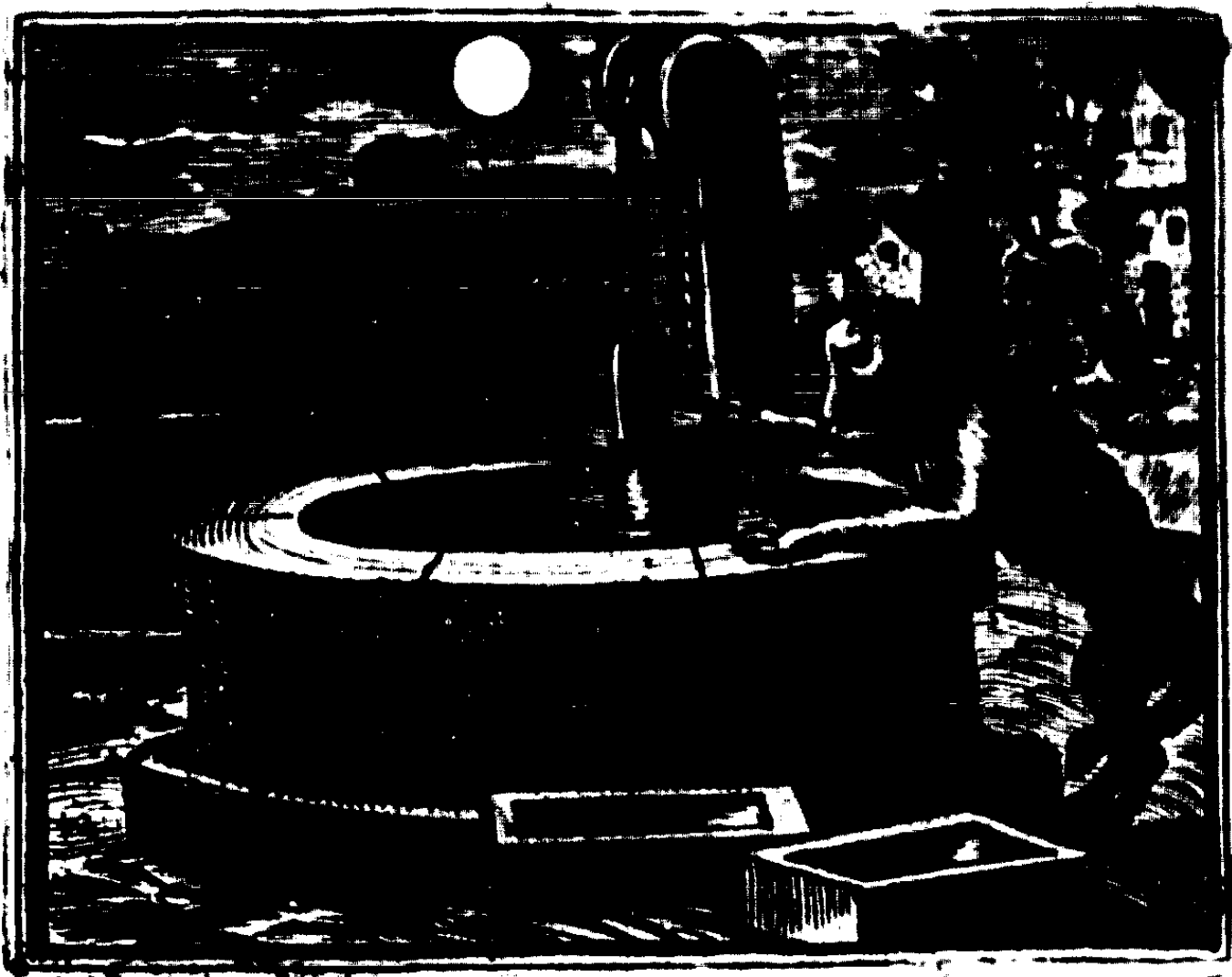
L'injuste aura son tour : il y faut plus de  
temps.

Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas seu  
dire

S'il traita l'autre poinct; car il est délicat;  
Et nostre maistre es Arts qui n'estoit pas  
un fat

Regardoit ce Lion comme un terrible sire.





V I.

*Le Loup, & le Renard.*



Ais d'où vient qu'au Renard  
Esop accorde un point ?  
C'est d'exceller en tours pleins  
de matoiserie.

J'en cherche la raison, & ne la trouve  
point.

Quand le Loup a besoin de défendre sa  
vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui ,

N'en sçait-il pas autant que luy ?

Je crois qu'il en sçait plus, & j'oserois peut-  
estre

Avec quelque raison contredire mon maî-  
tre.

Voicy pourtant un cas où tout l'honneur  
échût

A l'hoste des terriers. Un soir il apperçeut  
La Lune au fond d'un puits : l'orbiculaire  
image

Luy parut un ample fromage.

Deux sceaux alternativement

Puisoient le liquide élément.

Nostre Renard pressé par une faim canine,  
S'accommode en celui qu'au haut de la  
machine

L'autre sceau tenoit suspendu.

R. iiij

200 FABLES CHOISIES.

Voilà l'animal descendu ,  
Tiré d'erreur ; mais fort en peine ,  
Et voyant sa perte prochaine.  
Car comment remonter si quelque autre  
affamé

De la mesme image charmé ,  
Et succédant à sa misere  
Par le mesme chemin ne le tiroit d'affaire ?  
Deux jours s'estoient passez sans qu'aucun  
vint au puits ;  
Le temps qui toujours marche avoit pen-  
dant deux nuits

Echancré selon l'ordinaire  
De l'astre au front d'argent la face circu-  
laire.

Sire Renard estoit desesperé ,  
Compere Loup , le gosier alteré ,  
Passe par là : l'autre dit ; Camarade ,  
Je vous veux égaler ; voyez-vous cet ob-  
jet ?

C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune  
l'a fait,

La vache Io donna le lait.

Jupiter, s'il estoit malade,  
Reprendroit l'appetit en tastant d'un tel  
mets.

J'en ay mangé cette échancrure,  
Le reste vous sera suffisante pasture.  
Descendez dans un sceau que j'ay là mis  
exprés.

Bien qu'au moins mal qu'il püst il ajustast  
l'histoire,

Le Loup fut un sot de le croire :  
Il descend, & son poids emportant l'autre  
part,

Reguinde en haut maistre Re-  
nard.

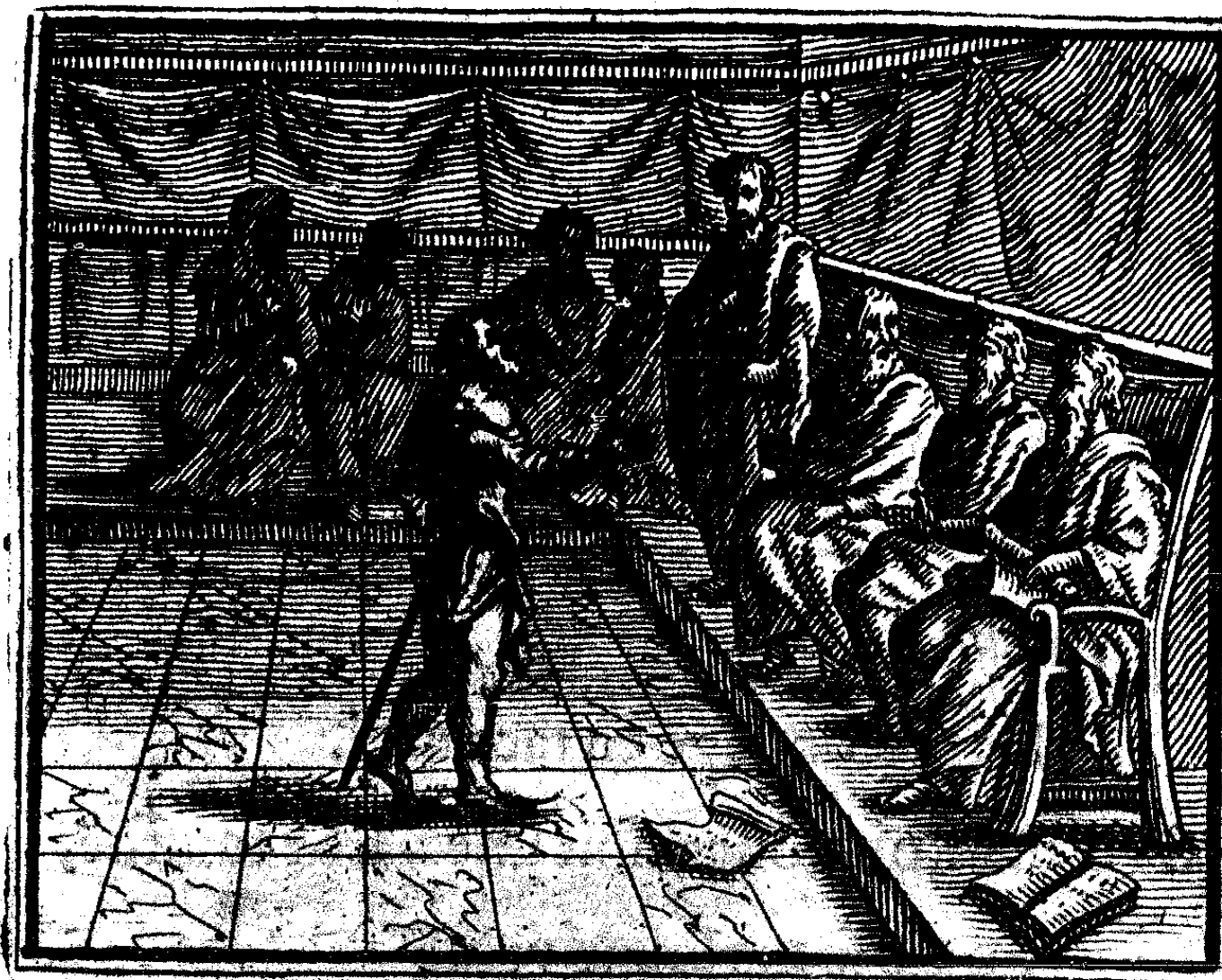
Ne nous en mocquons point : nous nous  
laissions séduire

Sur aussi peu de fondement ;



**202 FABLES CHOISIES.**  
**Et chacun croit fort aisement**  
**Ce qu'il craint, & ce qu'il desire.**





## V I I.

*Le Païsan du Danube.*

L ne faut point juger des gens  
sur l'apparence.

Le conseil en est bon ; mais il  
n'est pas nouveau :

Jadis l'erreur du Souriceau  
Me servit à prouver le discours que j'a-  
vance.

294 FABLES CHOISIES.

J'ay pour le fonder à present  
Le bon Socrate , Esope , & certain Païsan  
Des rives du Danube, homme dont Marc-  
Aurele

Nous fait un portrait fort fidele.  
On connoist les premiers ; quant à l'autre ,  
, voicy

Le personnage en racourci.  
Son menton nourrissoit une barbe touffuë,  
Toute sa personne veluë  
Representoit un Ours , mais un Ours mal  
leché.

Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,  
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre,  
Portoit sayon de poil de chevre,  
Et ceinture de jons marins.

Cét homme ainsi basti fut député des  
Villes

Que lave le Danube : il n'estoit point d'azi-  
les,

Où l'avarice des Romains

Ne pénétrast alors , & ne portast les mains.

Le député vint donc , & fit cette harangue ,

Romains, & vous Senat assis pour m'écouter ,

Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :

Veüillent les immortels conducteurs de  
ma langue

Que je ne dise rien qui doive estre repris.

Sans leur ayde il ne peut entrer dans les esprits ,

Que tout mal & toute injustice :

Faute d'y recourir on viole leurs loix.

Témoin nous que punit la Romaine avarice :

Rome est par nos forfaits , plus que par ses exploits ,

L'instrument de nostre supplice.

206 FABLES CHOISIES.

Craignez Romains , craignez , que le Ciel  
quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs & la  
misere ,

Et mettant en nos mains par un juste re-  
tour

Les armes dont se sert sa vengeance se-  
vere ,

Il ne vous fasse en sa colere

Nos esclaves à vostre tour.

Et pourquoy sommes nous les vostres ?  
qu'on me die

En quoy vous valez mieux que cent peu-  
ples divers ?

Quel droit vous a rendus maistres de l'U-  
nivers ?

Pourquoy venir troubler une innocente  
vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs,  
& nos mains

Estoient propres aux Arts , ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse & le courage :

S'ils avoient eu l'avidité ,

Comme vous , & la violence ,

Peut estre en votre place ils auroient la puissance ,

Et sçauroient en user sans inhumanité.

Celle que vos Preteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos Autels

Elle mesme en est offensée :

Car sçachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples ;

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur ,

De mépris d'eux, & de leurs Temples,

208 FABLES CHOISIES.

D'avarice qui va jusques à la fureur.  
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent  
de Rome ;  
La terre, & le travail de l'homme  
Font pour les assouvir des efforts super-  
flus.

Retirez les ; on ne veut plus  
Cultiver pour eux les campagnes ;  
Nous quittons les Citez, nous fuyons aux  
montagnes

Nous laissons nos cheres campagnes.  
Nous ne conversons plus qu'avec des Ours  
affreux,  
Découragez de mettre au jour des mal-  
heureux ;  
Et de peupler pour Rome un país qu'elle  
opprime.

Quant à nos enfans déjà nez  
Nous souhaitons de voir leurs jours bien-  
tost borner :

Vos

Vos Preteurs au mal-heur nous font join-  
dre le crime.

Retirez-les, ils ne nous apprendront  
Que la mollesse, & que le vice.

Les Germains comme eux devien-  
dront

Gens de rapine & d'avarice.

C'est tout ce que j'ay veu dans Rome à  
mon abord :

N'a-ton point de present à faire ?

Point de pourpre à donner ? c'est en vain  
qu'on espere

Quelque refuge aux loix : encor leur mi-  
nistere

A-t'il mille longueurs. Ce discours un peu  
fort

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincere.

Aces mots il se couche, & chacun étonné



210 FABLES CHOISIES.

Admire le grand cœur, le bon sens, l'élo-  
quence

Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance,

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On  
choisit

D'autres Preteurs , & par écrit

Le Senat demanda ce qu'avoit dit cet hom-  
me ,

Pour servir de modele aux parleurs à ve-  
nir.

On ne sçeut pas long-temps à Rome

Cette éloquence entretenir.





## VIII.

*Le vieillard, & les trois jeunes hommes.*



N octogenaire plantoit.  
Passe encor de bastir ; mais  
planter à cét âge !

Disoient trois jouvenceaux enfans du voi-  
sinage,

S ij

212 FABLES CHOISIES.

Assurement il radotoit.

Car au nom des Dieux , je vous prie ,  
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un Patriarche il vous faudroit  
vieillir.

A quoy bon charger vostre vie  
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour  
vous ?

Ne songez deormais qu'à vos erreurs passées :

Quittez le long espoir , & les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous mesmes ,

Repartit le Vieillard. Tout établissement  
Vient tard & dure peu. La main des Parques  
blesmes

De vos jours , & des miens se jouë également.

Nos termes font pareils par leur courte  
durée.

Qui de nous des clartez de la voûte azurée  
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun mo-  
ment

Qui vous puisse assurer d'un second seule-  
ment ?

Mes arriere-neveux me devront cét om-  
brage :

Hé bien défendez-vous au Sage  
De se donner des soins pour le plaisir d'au-  
truy ?

Cela même est un fruit que je gousté au-  
jourd'huy :

J'en puis jouir demain , & quelques jours  
encore :

Je puis enfin compter l'Aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le Vieillard eut raison ; l'un des trois jou-  
venceaux .

214 FABLES CHOISIES.

Se noya dès le port allant à l'Amerique.

L'autre afin de monter aux grandes digni-  
tez,

Dans les emplois de Mars servant la Re-  
publique,

Par un coup impréveu vid ses jours empor-  
tez.

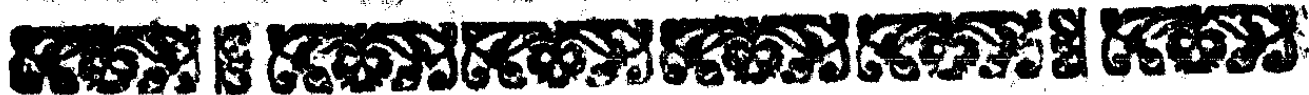
Le troisiéme tomba d'un arbre

Que luy-mesme il voulut enter :

Et pleurez du Vieillard, il grava sur leur  
marbre

Ce que je viens de raconter.





## I X.

*Les Souris, & le Chat-huant.*

L ne faut jamais dire aux  
gens,

Ecoûtez un bon mot, oyez une  
merveille.

Scavez-vous si les écoûtans  
En feront une estime à la vostre pareille ?

216 FABLES CHOISIES.

Voicy pourtant un cas qui peut estre excepté.

Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,

Il a l'air & les traits, encor que veritable.

On abattit un pin pour son antiquité,

Vieux Palais d'un hibou, triste & sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprete.

Dans son tronc caverneux, & miné par le temps

Logeoient entre autres habitans

Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oyseau les nourrissoit parmy des tas de bled,

Et de son bec avoit leur troupeau mutilé;

Cét Oyseau raisonnoit. Il faut qu'on le confesse.

En

En son temps aux Souris le compagnon  
chassa

Les premières qu'il prit du logis écha-  
pées.

Pour y remédier, le drôle c'tropia

Tout ce qu'il prit en suite. Et leurs jambes  
coupées

Firent qu'il les mangeoit à sa commo-  
dité,

Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité

S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa san-  
té.

Sa prévoyance alloit aussi loin que la nos-  
tre ;

Elle alloit jusqu'à leur porter

Vivres & grains pour subsister.

Puis, qu'un Cartesien s'obstine

A traiter ce hibou de montre, & de ma-  
chine,



218 FABLES CHOISIES.

Quel ressort luy pouvoit donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en  
muë ?

Si ce n'est pas là raisonner ,  
La raison m'est chose inconnuë.

Voyez que d'argumens il fit.

Quand ce peuple est pris il s'en-  
fuit :

Donc il faut le croquer aussi-tost qu'on le  
hape.

Tout ; il est impossible. Et puis pour le be-  
soin

N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir  
soin

De le nourrir sans qu'il échape.

Mais comment ? osons luy les pieds. Or  
trouvez moy

Chose par les humains à sa fin mieux con-  
duite.

Quel autre art de penser Aristote & sa  
suite

Enseignent-ils par vostre foy ?

*Cecy n'est point une Fable, & la chose quoy  
que merveilleuse & presque incroyable, est ve-  
ritablement arrivée. J'ay peut estre porté trop  
loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne pre-  
tends pas établir dans les bestes un progrès de  
raisonnement tel que celui-cy ; mais ces exage-  
rations sont permises à la Poësie, sur tout dans  
la maniere d'écrire dont je me sers.*





E P I L O G U E.



'Est ainsi que ma Muse, aux  
bords d'une onde pure,  
Traduisoit en langue des  
Dieux,

Tout ce que disent sous les Cieux  
Tant d'estres empruntans la voix de la  
nature.

Trucheman de peuples divers  
Je les faisois servir d'Acteurs en mon Ou-  
vrage :

Car tout parle dans l'Univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage.  
Plus éloquens chez-eux qu'ils ne sont dans  
mes Vers.

Si ceux que j'introduis me trouvent peu fi-  
dele,

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,

J'ay du moins ouvert le chemin :  
D'autres pourront y mettre une dernière  
main.

Favoris des neuf Sœurs achevez l'entre-  
prise :

Donnez mainte leçon que j'ay sans doute  
omise :

Sous ces inventions il faut l'envelopper :

Mais vous n'avez que trop dequoy vous  
occuper :

Pendant le doux employ de ma Muse in-  
nocente ,

Louïs dompte l'Europe , & d'une main  
puissante

Il conduit à leur fin les plus nobles projets

Qu'ait jamais formez un Monarque.

Favoris des neuf Sœurs , ce sont-là des su-  
jets

Vainqueurs du temps & de la Parque.

F I N.



# TABLE

## DES FABLES

contenues en cette quatrième Partie.

### A



*Araignée & l'Hirondelle,* 122  
*Les deux Aventuriers, & le Talisman,* 152

### B

*Le Berger & son troupeau,* 75  
*Le Berger & le Roy,* 131

### C

*Le Chat & le Renard,* 59  
*Le Chien à qui on a coupé les deux oreilles,* 128  
*Le Cierge,* 53

### D

*Le Depositaire infidèle,* 3  
*Discours à Madame de la Sablière,* 78  
*Discours à Monsieur de la Rochefoucault,* 158  
*... Pour Monseigneur le Duc du Maine,* 175

### E

*L'Enfoûisseur & son Compère,* 114  
*L'Epilogue,* 210  
*L'Escolier, le Pedant & le Maître d'un jardin,* 25

### F

*Le Fermier, le Chien, & le Renard,* 180  
*Le Fou qui vend la Sagesse,* 40

### G

*Le Glan & la Citrouille,* 21

### H

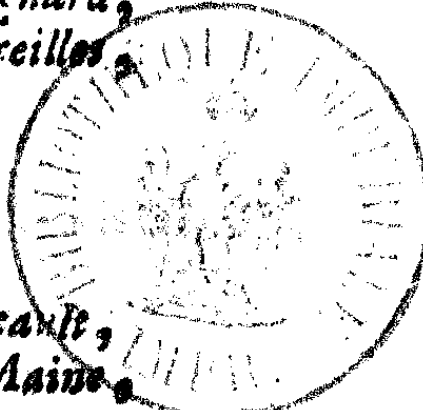
*L'Huître & les Plaideurs,* 44  
*L'Homme & la Couleur,* 97

### I

*Jupiter & le Passager,* 56

### L

*La Livree & l'Ours,* 149



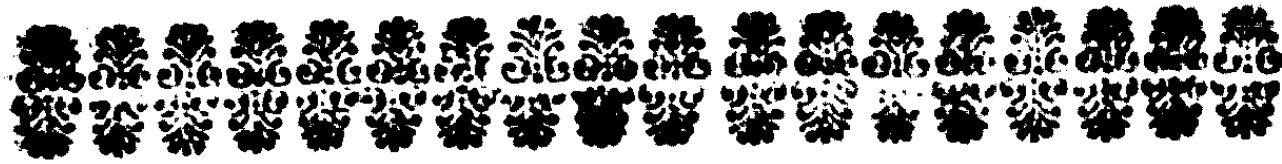
## DES FABLES.

<i>Le Lion ,</i>	170
<i>Le Lion , le Singe , &amp; les deux Asnes ,</i>	191
<i>Le Loup &amp; le Chien maigre ,</i>	47
<i>Le Loup &amp; les Bergeris ,</i>	118
<i>Le Loup &amp; le Renard ,</i>	128
M	
<i>Le Mari , la Femme , &amp; le voleur ,</i>	63
<i>Le Marchand , le Gentil-homme , le Pâtre &amp; le Fils du Roy .</i>	165
<i>Le Milan &amp; le Rossignol ,</i>	73
P	
<i>Le Paysan du Danube ,</i>	204
<i>Les deux Pigeons ,</i>	10
<i>La Perdrix &amp; les Coqs ,</i>	125
<i>Les deux Perroquets , le Roy &amp; son Fils ,</i>	143
<i>Les deux Poissons , &amp; le Cormoran ,</i>	109
<i>Les Poissons &amp; le Berger qui joue de la flûte ,</i>	139
R	
<i>Les deux Rats , le Renard &amp; l'œuf ,</i>	91
<i>Rien de trop ,</i>	50
S	
<i>Le Singe &amp; le Leopard ,</i>	17
<i>Le Singe &amp; le Chat ,</i>	70
<i>Le Songe d'un Habitant du Mogol ,</i>	136
<i>La Souris metamorphosée en Fille ,</i>	33
<i>Le Statuaire , &amp; la Statue de Jupiter ,</i>	29
T	
<i>La Tortue &amp; les deux Canards ,</i>	105
<i>Le Thresor &amp; les deux Hommes ,</i>	66
V	
<i>Le Vieillard , &amp; les trois jeunes hommes ,</i>	212

## ERRATA.

### TOME IV.

p. 49. v. 10. des loups, lisez les loups. p. 49. v. 13. pas habile , lisez pas fort habile. p. 52. v. 8. un point , lisez point. p. 67. v. 5. vieille mazure , lisez vieille mazure. p. 126. v. 2. peuple à l'amour porté : ôtez les deux points. p. 172. dernier Vers. avec soupir , lisez avec un soupir. p. 208. v. 8. nos cheres campagnes , lisez nos cheres compagnes.



EXTRAIT D V PRIVILEGE D V ROY.

**P**AR grace & Privilege du Roy, en date du 29. Juillet mil fix cens soixante & dix sept, Signé, **D A L E N C E**, Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le deuxiême Septembre 1677. Signé **COUTEROT**, Syndic. Il est permis au Sieur de la Fontaine de faire imprimer pendant quinze années, à compter du jour des premières Editions qui seront faites en vertu des présentes, les *Fables* par luy cy-devant composées & imprimées; & celles qui ne l'ont pas encore esté: Avec défenses à toutes personnes d'en vendre, & débiter de contrefaites, à peine de trois mil livres d'amende, & de confiscation des Exemplaires, &c.

Ledit Sieur de la Fontaine a cédé son droit de Privilege à Denys Thierry & Claude Barbin, qui ont achevé la première Edition desdites nouvelles *Fables*, non encore imprimées cy-devant, le quinzième jour de Juin mil fix cens soixante dix neuf.

